



FIGARO

ILLUSTRÉ

Murta

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot - BOUSSOD, VALADON & Co, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.





# LE FLOU-FLOU

*Ruban ondulateur à œillets*

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES: BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans: 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver): 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler: 1 fr.

*LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.*



COURSE PARIS-ROUEN  
14 Mai 1895

Primé au concours du P. J.

VOITURES AUTOMOBILES

A PARTIR  
de 3,250 francs

DYNAMOS

## Voitures sans Chevaux Automobiles

Brevetées S. G. D. G.

ÉMILE ROGER & C<sup>IE</sup>

Ingénieurs-Constructeurs

CAPITAL: 700,000 FR.

PARIS, 52, 54, Rue des Dames, 52, 54, PARIS

COURSE PARIS-BORDEAUX

11 Juin 1895

2 Prix sur 2 voitures engagées

VITESSE DE MARCHÉ

A la demande de l'acheteur

SUIVANT

la force du moteur

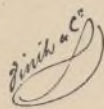
Moteurs à gaz et au pétrole

de 1/3 à 50 chevaux

A PARTIR DE

800 francs.

C<sup>ie</sup> Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général: avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND  
PRIX



N° 246 - Fr. 100  
0 27 x 0.18 x 0.1

Catalogue illustré Franco  
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

A. LHÉRITIER & C<sup>IE</sup>

PLAINE SAINT-DENIS (SEINE)

L'EBLOUISSANT (Marque A.L. & C.)

Le plus sain, le plus brillant des Onguents  
de Pieds pour les Chevaux.

MÉDAILLE D'OR  
Exposition Universelle  
LYON 1894



L'EBLOUISSANT

Noir ou blond,  
conserve toujours la même  
consistance,  
quelle que soit la température.

L'EBLOUISSANT

est exempt de matières animales  
susceptibles de se corrompre.  
vaseline brute est la base de  
composition. Par ce fait il se  
serve indéfiniment.

EN VENTE PARTOUT

En Vente depuis le 1<sup>er</sup> Mai

# FIGARO-SALON

DE 1896

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Typographie

AUXQUELLES VIENNENT S'AJOUTER

SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64)

Des principales Œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes français (Champs-Élysées),  
et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A L'HOTEL DU "FIGARO"

Un fascicule: 2 fr. — Les six fascicules (franco): 13 fr. 50.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>. Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1896

Numéro spécial. — Les Cafés-Concerts

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS, illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LES CAFÉS-CONCERTS, par GASTON JOLLIVET.

LE MONDE ET LES ÉTOILES DES CAFÉS-CONCERTS, par CHARLES DAUZATS.

LA MUSIQUE DE CAFÉ-CONCERT, par VICTORIN JONCIÈRES.

Illustrations photographiques instantanées en couleurs (les Ambassadeurs, l'Alcazar, l'Horloge, les Concerts du Point-du-Jour, le Moulin Rouge, le Jardin de Paris. Portraits de Mesdames Yvette Guilbert, Anna Thibault, Lidia, Gilberte, Anna Held, Lanthénay, sisters Barrison, Lona Barrison; de Libert, etc.).

CABARETS DE MONTMARTRE, par XANROF, illustrations photographiques instantanées. (Le Chat Noir, le Carillon, les Tréteaux de Tabarin).

LA LÉGENDE DU MERLE BLANC, poésie de GABRIEL MONTOYA, musique de J. MULDER, illustrations de LUCIEN MÉTIVET.

LES CAFÉS-CONCERTS D'AUTREFOIS, par TANCRÈDE MARTEL, portraits de Mesdames Thérèse, Judic, Théo, de Darcier, etc., illustrations de GUSTAVE DORÉ, GAVARNI, etc.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

EN RETARD, par HENRI BOUTET.

QUADRILLE DES DEMI-VIERGES, par FERDINAND BAC.

COUVERTURE :

BRAVO! par MUCHA.



29 Mai 1896.

QUE de choses aimables s'accumulent dans ce mois de mai parisien! Cette fraîche verdure, dont notre capitale est fière et qui fait ressembler certains quartiers, lorsque l'œil les embrasse de la nacelle d'un ballon ou de la balustrade suprême de la Tour Eiffel, à de vastes parcs semés de villas, invite à la gaité, à l'épanouissement. C'est le

mois des plaisirs, avec les garden-parties, les excursions suburbaines, les expositions, les courses, les sports de tout genre, les bals et

les cotillons qui ne se terminent qu'au lever du jour, les concerts, les diners, les cafés-concerts qui s'ouvrent et flamboient; c'est le mois de la charité avec ces ventes mondaines qui ont recueilli près d'un million de francs pour soulager les infortunes que repousse la bienfaisance administrative. L'Eglise aussi y tient une large place; la première communion, le mois de Marie, les grands mariages qui ornent nos temples de fleurs, de plantes vertes, de lumière et les remplissent de voiles blancs, et de toilettes claires. Ajoutez à cela les flots d'Américains qui débarquent en foule à cette époque, se pressent fiévreusement chez nos grands faiseurs, pour s'y débarrasser intelligemment de leurs dollars, puis les troupeaux, plus parcimonieux, des Anglais, dociles esclaves de l'agence Cook, voiturés impitoyablement dans leurs breacks et résignés à ne voir que ce que, du doigt, leur désigne l'interprète. N'est-ce point là un spectacle unique et que ne présente, je crois, aucune capitale?

Parmi les ventes de bienfaisance, la plus intéressante et la plus pittoresque, sans contredit, s'est tenue dans les jardins princiers de

l'hôtel de Sagan : pour la modique somme de un franc, le plus humble roturier, le plus modeste bourgeois a pu s'offrir la satisfaction d'approcher les altières beautés du faubourg Saint-Germain, transformées en engageantes vendeuses et accordant aux acheteurs un sourire, un mot aimable, en échange du louis consacré à l'acquisition d'une rose ou à l'absorption d'un verre de Champagne.

En dehors des grands bals du faubourg Saint-Germain et de ceux donnés par les financiers et les étrangers, on a peu dansé cette année dans la grosse bourgeoisie parisienne. Faut-il en rechercher la cause dans les préoccupations que suggère aux gens riches la politique financière du gouvernement et les menaces dont le capital est l'objet? Ne faut-il pas plutôt penser que le luxe toujours croissant déployé dans les bals, les profusions de fleurs, les cotillons où l'on distribue des bijoux aux danseurs, l'éclairage électrique, les orchestres de tsiganes, les soupers par petites tables, ce qui se solde par un total de plusieurs milliers de francs, font hésiter les maîtresses de maison. Souhaitons pour nos jeunes filles qu'on en revienne au temps heureux où l'on se contentait d'une tasse de thé, d'une glace ou d'un verre d'orgeat; où les jeunes filles se relayaient au piano pour faire danser leurs compagnes et où les accessoires de cotillon se fabriquaient à la maison, avec des vieux bouts de ruban, du papier doré et autres fonds de corbeilles. On ne s'en amusait pas moins et cela n'empêchait pas les jeunes filles de se marier, elles se mariaient peut-être mieux.

L'Impératrice douairière de Russie, après un assez long séjour auprès de son second fils, le Tzarévitch, que lui conserve l'admirable climat de la Côte d'Azur, est retournée en Russie pour les cérémonies du couronnement de Nicolas II. Son itinéraire lui a fait traverser la



Ayuntamiento de Madrid



France, au milieu de marques unanimes de respect; elle est sortie par la frontière lorraine. On ne peut qu'approuver le sentiment de haute convenance qui a déterminé le Président de la République à aller saluer, au moment où elle quittait le sol français, cette épouse et cette mère d'Empereur, dont les conseils intimes et discrets, mais toujours écoutes, ont tant contribué à sceller l'alliance franco-russe.



M. Félix Faure s'est acquitté avec sa correction extérieure habituelle, de cette mission où il était l'interprète de la Nation tout entière : c'est aussi à la France entière que, par un mouvement charmant, l'Impératrice a donné les roses détachées de son bouquet, à l'instant où le train impérial s'engageait sur les rails allemands et qu'elle a remises au Président.

Les journaux quotidiens et les feuilles illustrées nous ont raconté et dépeint toutes les splendeurs des cérémonies du Couronnement à Moscou. Désaccoutumés des pompes souveraines, infectés, malgré nous, d'irreligion, nous ne pouvons comprendre le sens profond, hiératique de cette solennité qui met un homme au-dessus des autres hommes, et tout de suite après Dieu. Néanmoins, la France a voulu célébrer ce grand jour et s'associer aux joies du peuple russe : les rues de Paris se sont pavisées, les grandes administrations ont chômé, le 26 mai, les lycées ont obtenu un jour de congé supplémentaire, et les troupiers ont pu boire un quart de vin à la santé de leurs futurs compagnons d'armes.

Le cas d'Emile Bergerat est vraiment particulier. Depuis plus de vingt ans ce lettré a prodigué, dans des chroniques publiées dans les journaux les plus répandus, des trésors d'esprit, de paradoxes en même temps que de bon sens; il a créé un style spécial que nul ne peut imiter; il a forgé des mots restés célèbres. Mais sous le fard de sa bouffonnerie outrancière, l'on devinait un rictus d'amertume et une grimace de haine contre les directeurs de théâtres qui refusaient obstinément ses pièces. On se souvient de ses campagnes contre Raymond Deslandes, du Vaudeville, qui est mort et contre Porel qui jouit d'une excellente santé. M. Jules Clarete et le comité de la Comédie-Française, moins sévères ou peut-être plus diplomates que Porel et Deslandes, ont accueilli *Manon Roland* et l'ont joué. L'effet a été véritablement en raison inverse de l'effort. Emile Bergerat, qui, d'après ses affirmations, devait rénover le théâtre, arrive à la Comédie-Française avec un poème d'opéra écrit en collaboration, où la vérité historique et la chronologie sont traitées avec un sans-gêne que ne supporte plus le public d'aujourd'hui, si bien renseigné sur la période révolutionnaire; quant à l'intrigue, des critiques les plus bénévoles ont déclaré qu'ils préféreraient de beaucoup la *Charlotte Corday*, de Ponsard, à la pièce de MM. Bergerat et Sainte-Croix.

Ces observations ne concernent nullement l'interprétation de la pièce par les impeccables artistes de la Comédie. Mais, ici encore, les choix n'ont pas été heureux : Madame Barretta-Worms, la plus tendre et la plus féminine femme qu'on puisse concevoir, ne saurait — heureusement pour elle — symboliser cette personne sans tempérament, toute d'imagination, bourrée de banalités sentimentales et littéraires et que sa correspondance, récemment publiée, a montrée sous son vrai jour. Madame Rolland n'avait point de sexe : elle n'est pas de celles dont on fait des héroïnes.



Aux Folies-Bergère, Jean Lorrain, dans *L'Araignée d'Or*, nous a donné la wagnérienne et poétique légende d'un chevalier, sorte de Lohengrin qui vient non plus comme son modèle « défendre l'innocence » mais combattre les fatales séductions de la femme, symbolisée, dans le cas présent, par la belle et onduleuse Liane de Pougy. Le pauvre chevalier a fort affaire; il se démène, résiste et... succombe : s'il eût été un peu moins jeune c'est par là qu'il eût commencé. Non moins wagnérienne est la musique de M. Ed-

mond Diet : il y a des *leitmotive* (des *leitmotive* aux Folies-Bergère !), le motif de l'Épée (*Schwertmotiv*) comme dans la *Walküre* et le motif de l'araignée (*Spinnmotiv*) qui reviennent aux bons moments. Chez le couturier n'a pas de prétentions poétiques, dramatiques, ni psychologiques. C'est une éblouissante exhibition de costumes, une suite d'évolutions chorégraphiques exécutées par une sélection de jolies filles et admirablement réglées par Mariquita. On a beaucoup apprécié la danse de Mademoiselle Villars qui apporte, sur cette scène, les traditions d'élégance et de correction qu'elle a apprises à l'Opéra. La fraîche et spirituelle musique de Victor Roger n'est pas le moindre charme de ce spectacle.

Fleurs et chiens ont animé, pendant quelques jours, ce vieux jardin des Tuileries, si usé, si décrépit, presque méconnaissable et



En attendant le moment

prochain où l'Etat, en un

jour de détresse, vendra ce

terrain par lots, aux Compagnies

d'assurances qui le

couvriront de somptueux

immeubles de rapport, les

Tuileries sont livrées aux

Exhibitions les plus diver-

ses. Aujourd'hui, c'est l'Exposition

d'Horticulture et l'Exposition

Canine qui en occupent toute

la partie de l'Ouest : ici, le plus

merveilleux assemblage de fleurs,

l'éblouissement des couleurs,

l'infinité

diversité des nuances, les

subtils parfums, les orchidées

étranges, les

roses toujours belles et

toujours aimables; là-bas, le

tumulte des

chenils, le vacarme des meutes,

les longues ululations des captifs,

les grandes salves d'aboiements

aux heures de la pâtée et, dominant

cet orchestre, les jappements

aigus des petits chiens de

dame, falotes

et chimériques créatures que

leurs maîtresses viennent

prendre dès

l'aurore, pour leur faire

faire leur promenade

matinale.

Dans l'une et dans l'autre

de ces expositions on peut

constater,

s'appliquant aux plantes

comme aux bêtes l'ingénieux

effort de

l'homme, qui pénètre les

secrets de la nature, la

guide et, par un

patient travail de

sélection, en arrive à

créer des espèces

nouvelles

répondant soit à des

modèles soit à des

besoins nouveaux.

Notre bon Shah de Perse Nasser-Eddin

est mort victime d'un attentat inspiré par

le fanatisme religieux. Paris l'a regretté

car il était vraiment des nôtres : on a

publié, à diverses reprises, des feuillets

détachés de ses carnets de voyage et l'on y

rencontre des observations judicieuses et

bienveillantes, présentées sous une

forme parfois enfantine. Les Lecteurs du

*Figaro illustré* n'ont pas oublié les pages

que lui a consacrées naguères, dans ce

recueil, la célèbre voyageuse, Madame

Jane Dieulafoy. Son successeur a hérité,

paraît-il, de ses sympathies pour la

France : nous le verrons vraisemblablement,

en 1900.



La question Mérode a, pendant quelques jours, vivement ému le public parisien. Ce nom de Mérode, qui est celui d'un des plus grands

seigneurs et des plus respectés diplomates de la Belgique pourrait causer quelque confusion et faire croire à une complication internationale. Il n'en est rien : il s'agit d'une statue intitulée *Danseuse*, dont la tête reproduit très exactement les traits de Mademoiselle Cléo de Mérode, sujet de la danse à l'Opéra et célèbre par ses bandeaux rabattus. Quant au corps, le sculpteur, M. Falguière, se défend d'avoir introduit dans ses contours la moindre allusion à celui de Mademoiselle Cléo : celle-ci, de son côté, nie énergiquement avoir posé pour autre chose que la tête. Tandis que le public s'obstine à croire que la ressemblance ne s'arrête pas à la figure. Dans le but d'apaiser ce différend, l'on assure que l'administration du Salon des





Champs-Élysées avait songé un instant à gazer ce corps — véritable corps du délit et non de ballet — de façon à masquer ce que désavouait Mademoiselle de Mérode. Mais après un premier essai, l'on dut constater que l'effet était déplorable et que le « gazage » non seulement n'atténuait rien du tout, mais qu'il accentuait. On a donc restitué à la statue sa parisienne et moderne nudité, et Mademoiselle de



Mérode, pudique et désespérée, s'est retirée à la campagne, *fugit ad salices lasciva puella*.

L'Exposition universelle de 1900 s'élaboré mystérieusement et lentement dans les seins de nombreuses commissions, au-dessus desquelles plane un personnage nébuleux, presque immatériel, ingénieur éminent, titulaire de beaucoup de galons conquis dans l'hierarchie polytechnicienne. Malgré tous ses mérites, les Parisiens ignorent M. Picard, et je crains bien qu'il n'ignore encore davantage les Parisiens. Ce n'est ni le grade ni la science officielle qui font les Le Play, les Alphand, non plus que les Berger : ceux-là possèdent l'intuition de l'âme parisienne, l'esprit d'entreprise, l'audace, l'ingéniosité, la bonne humeur qui se jouent des obstacles et des difficultés. Aujourd'hui, plus encore qu'en 1878 et en 1889 ces qualités sont

indispensables pour faire accepter par l'opinion publique cette exposition qui n'inspire nul enthousiasme et que redoutent tous les gens sensés, tous ceux qui savent les mauvais germes qu'ont semés dans la foule des visiteurs les malsaines exhibitions du Champ de Mars. En attendant que M. Picard nous dévoile nettement son programme, l'étranger et la province se font la main en des exhibitions partielles ou locales. Budapest, avec son centenaire de la Hongrie, Genève, Rouen, etc., ont organisé de très intéressantes expositions qu'agrémentent des reconstitutions inspirées par celle du vieil Anvers qui contribua tant au succès de l'Exposition tenue l'an dernier dans cette ville.



L'élection du 28 mai, à l'Académie Française, a été une véritable bataille. Des gens bien informés assuraient que Zola avait gagné beaucoup de terrain par son excellente attitude, par la sagesse de ses articles du *Figaro* où il s'élève véhémentement contre le relâchement actuel des mœurs — touchante inconscience d'un écrivain qui a tant contribué à les pervertir. — Il avait de fermes appuis, Coppée et Victorien Sardou, dit-on. Celui-ci avait mené campagne pour lui et ne doutait pas du succès. Les bons petits camarades, les anciens copains de Médan aux yeux desquels Zola est en train de passer Bonze, affirment malicieusement que le maître s'était déjà précautionné d'un habit à palmes vertes et qu'il répétait d'avance en costume sa réception. Malheureusement, l'Académie a été inébranlable : huit fois les zolistes sont revenus à la charge : leur candidat n'a pu réunir qu'un maximum de quatorze voix. L'élection a été ajournée au mois de novembre. Il ne reste plus au maître qu'à saupoudrer de camphre son habit jusqu'à cette époque.

LUTÉCIUS.

## Les Livres

Le Tome III et dernier de *Mes Souvenirs*, par le général Du Barail, vient d'être mis en vente par la Maison Plon et Nourrit : il contient, pour ainsi dire, la partie dramatique et politique de l'œuvre, car il embrasse la période 1864-1879, la guerre de 1870, le jugement de Bazaine, les présidences de Thiers et de Mac-Mahon, la reorganisation de l'armée et le passage de l'auteur au ministère de la Guerre. C'est de l'histoire contemporaine, sincèrement racontée et vigoureusement dépeinte.

*Souvenirs militaires d'un officier français, 1848-1887*, par le colonel Ch. Duban, nous reposent un peu de l'héroïque monotonie des mémoires relatifs à l'épopée napoléonienne. Ils nous montrent d'ailleurs, chez l'officier et le soldat français d'aujourd'hui, les mêmes vertus, le même dévouement, le même courage que chez leurs aîcés. Les souvenirs du colonel, écrits avec une captivante simplicité, fournissent de très intéressants détails sur les journées de juin 1848, sur l'expédition de Kabylie, les guerres de Crimée, d'Italie et de 1870-71. C'est par ce fait, une histoire militaire contemporaine.

La comtesse Dash est morte en 1872, âgée de soixante-huit ans. De son vrai nom elle s'appelait vicomtesse de Poilow de Saint-Mars ; le brave commandant du 12<sup>e</sup> corps, fameux par ses entraînements et lyriques ordres du jour, est donc son descendant. La comtesse Dash a été une femme très répandue, un écrivain des plus féconds : sa carrière littéraire s'est développée de 1839 à 1872. Les *Mémoires des Autres*, publiés aujourd'hui sous son nom, forment un très intéressant mélange de souvenirs personnels et d'arrangements de mémoires inédits ou déjà publiés. On y trouve de nombreux portraits, d'amusantes anecdotes, tout cela lestement et finement tracé. L'ouvrage, édité par la Librairie illustrée, est accompagné d'une excellente préface et de notes de M. Clément Rochel.

On ne saurait, dans cette courte revue bibliographique, trouver place pour un compte rendu, même succinct, de la *Rome*, d'Emile Zola. Beaucoup de bruit s'est déjà fait autour de cette œuvre : on en a discuté la conception ; les uns l'ont trouvée irrévérencieuse en ce qu'elle mettait crument en scène le Pape et le monde du Vatican ; pour d'autres, au contraire, Zola s'est laissé influencer par la majesté pontificale, ce qui, pour les fortes têtes libre-penseuses, est un signe manifeste d'affaiblissement intellectuel. Quoi qu'on puisse dire de part et d'autre, il faut reconnaître que c'est une œuvre énorme, bourrée de pensées, pleine d'incidents dramatiques fortement documentés : c'est un bloc de plus dans l'énorme monument édifié par Zola depuis un quart de siècle.

De plusieurs nouvelles parues en divers recueils, Madame Th. Bentzon a fait un volume que complète un fragment de ses impressions de voyage aux Etats-Unis et sur le Mississippi. Une double épreuve, tel est le titre de ce volume, écrit avec ce style simple et cette pensée honnête qu'on retrouve dans toutes les œuvres de Madame Th. Bentzon.

J'aborde toujours avec appréhension les œuvres littéraires des femmes du monde, surtout quand celles-ci sont princesses. Il est rare d'y trouver ce qu'on serait en droit d'y chercher : une note personnelle, une fenêtre ouverte sur des milieux généralement clos, des documents sur des états d'âme que les professionnels roturiers ne sauraient imaginer. Les trois nouvelles que vient de publier la princesse Marie-Grégoire Ghika et dont la principale : *Fatalité*, donne

son nom au volume, ne nous apprennent pas grand'chose qui n'ait déjà été dit et décrit par les gens du métier. Une princesse roumaine et de si haute race doit avoir des pensées de derrière la tête, des façons particulières de voir le monde qui, racontées dans un vrai style et dans un langage sans apprêt, nous intéresseraient beaucoup plus que les récits d'amours contrariées contenus dans son livre.

Dostoïewsky apparaît sous l'aspect d'un féroce pince-sans-rire, dans son *Eternel Mari*, traduit par Madame Halperine-Kaminski. Rien de plus macabre que ce mari trompé, s'attachant avec sa ténacité d'ivrogne à l'amant de sa femme, pleurant sur le cercueil de sa fille qui n'est l'enfant ni de lui ni de son meilleur ami, mais d'un troisième. Tout cela est vraiment fort malpropre, et j'espère bien, pour l'honneur de nos bons alliés, que ce n'est pas la peinture exacte de la petite bourgeoisie russe.

Par son titre même : *L'Homme devant les Alpes*, le livre de M. Charles Lenthéric fait pressentir l'ampleur avec laquelle l'auteur a traité son sujet. M. Ch. Lenthéric, homme de science, ingénieur éminent, est aussi un penseur, et l'étude des forces de la nature l'a conduit aux idées générales et aux considérations philosophiques les plus élevées ; c'est ainsi que procédèrent les grands savants de notre époque, Claude Bernard, Pasteur, J.-B. Dumas. Ce volume est un précieux compendium alpestre, où le touriste, l'ingénieur, l'artiste, le géographe, l'historien trouveront une documentation complète sur la matière, présentée sous une forme littéraire que l'auteur a su allier à la précision scientifique.

M. Ouvré, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, publie les impressions recueillies par lui dans un voyage de *Un mois en Phrygie*. Dans l'Asie-Mineure, entre le plateau central d'Anatolie et la zone limitrophe de la mer, s'étend une région montagneuse, couverte de champs ou de bois, coupée de gorges profondes : c'est la Phrygie. Ce pays, berceau d'une antique civilisation, est aujourd'hui pénétré par les chemins de fer, remué par les ingénieurs, exploité par les industriels ; il offre donc un curieux spectacle, très sagacement décrit par M. Ouvré, dont le volume, édité par Plon et Nourrit, est accompagné de nombreuses reproductions photographiques.

Dans ses *Notes africaines*, M. Henri de Rothschild nous donne, sans prétention, ses impressions de touriste ; à côté des descriptions connues et classiques, on y rencontre des incidents inattendus, entre autres celui d'un train bloqué par la neige entre Alger et Sétif. Ce livre, consacré en grande partie à l'Algérie, contient un intéressant chapitre sur la Tunisie.

A l'*Institut*, du regretté Camille Doucet, nous donne le tableau du mouvement littéraire de ces dix dernières années ; en effet, ce volume renferme les rapports de l'aimable académicien sur les prix à décerner par la docte Compagnie. Il mettait une grande coquetterie dans ce travail et savait à merveille varier les éloges, résumer un livre en quelques phrases et parfois insinuer une benigne critique. Un index des noms, placé à la fin du volume, facilite les recherches. L'ouvrage est publié par Calmann-Lévy.

Le *Journal des Goncourt* nous mène, en son tome 9<sup>e</sup>, jusqu'en 1895, et clôt la série de ces documents précieux pour l'étude de la vie littéraire actuelle. Ce volume est complété par un index général des noms cités dans l'œuvre entière.

Un *Roman d'amour* n'est point, comme on pourrait le croire, une œuvre d'imagination ; c'est le récit, scrupuleusement véridique, quoique invraisemblable, des événements qui se rattachent à la liaison de Balzac et de Madame de Hanska. L'auteur, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, passe, parmi les érudits, pour l'homme le plus complètement renseigné sur nos principaux littérateurs et notamment sur Balzac. Voilà plus de vingt ans qu'il est des-



sus », comme disent les chercheurs de documents. Son livre présente donc les plus solides garanties de véracité. A ceux qui voudront mieux connaître le vicomte de Spœlberch nous recommandons la lecture de la préface mise en tête de son volume : c'est un plaidoyer personnel contre l'oisiveté où il montre avec esprit et conviction qu'on peut, comme lui, être grand seigneur et riche et se livrer, sans déroger, aux recherches et aux travaux intellectuels. En Belgique, patrie de l'auteur, ce petit pamphlet a quelque peu ému l'aristocratie qui, malheureusement pour elle, ne partage pas la passion laborieuse et littéraire du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

La septième livraison des *Maîtres de l'affiche* est particulièrement

brillante avec des fac-simile d'œuvres de Chéret, Mucha, Boutel de Monvel et de deux artistes belges, Crespín et Duyck. Un ravissant dessin de Chéret, tiré en bistre, est donné comme prime aux abonnés et aux acheteurs de ce numéro.

Le dessinateur Albert Guillaume vient de publier chez Simonis Empis un album intitulé *Etoile de Mer*. C'est une amusante et suggestive satire crayonnée du snobisme balnéaire, tel qu'il s'épanouit sur les plages à la mode. Abel Hermant ajoute l'attrait d'une charmante préface à ce très intéressant album.

T. G.

## INSTALLATIONS

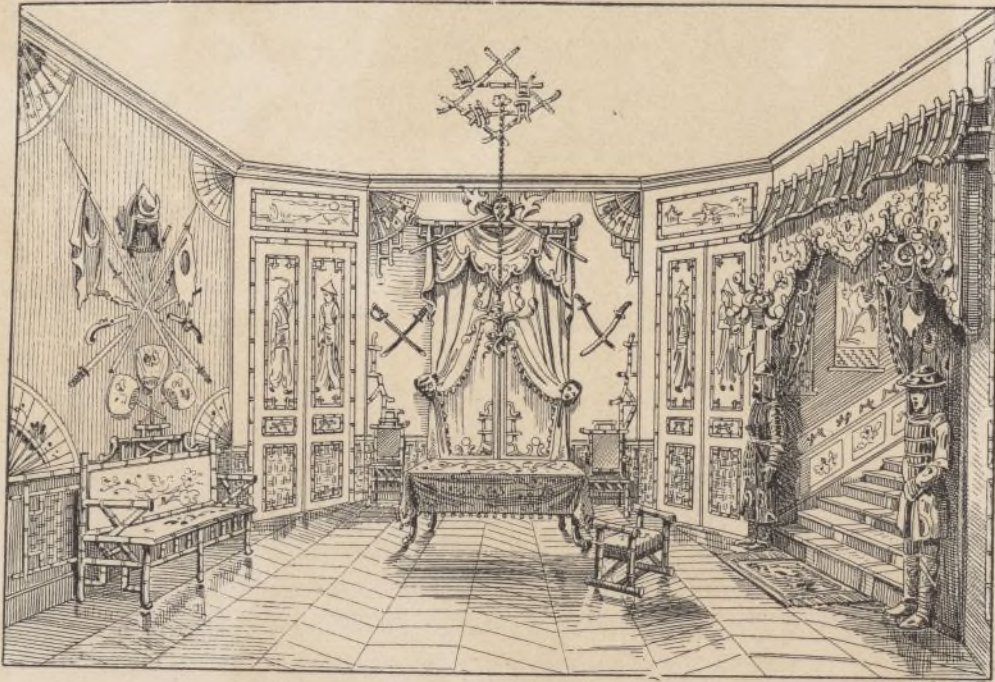
### D'ÉTÉ

C'est une entrée d'hôtel ou de villa que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. C'est la première chose que voit le visiteur et il faut que son impression soit favorable. Le genre choisi par MM. PERRET et VIBERT est essentiellement agréable à l'œil et indique de suite les goûts artistiques et délicats de la maîtresse de la maison. Le mélange sobre des étoffes unies, servant de repoussoir aux ornements en bambou, aux panneaux en bois de fer incrustés de nacre et d'ivoire, aux armes et étoffes chatoyantes de l'Extrême-Orient, forme un ensemble du meilleur goût, très personnel et qui, en raison de l'emploi des matériaux anciens, ne peut se répéter deux fois de suite.

Les sièges, tables, tabourets, etc., sont en bambou naturel et garnis de cuir japonais aux touches légèrement dorées. Ça et là, quelques ornements japonais accrochés ou posés dans les coins. C'est absolument délicieux.

Ce genre peut s'appliquer aussi bien à un hall, à un vestibule, à une galerie, à un couloir; partout il est recherché et de première marque.

Une visite à la *Maison des Bambous*, 33, rue du Quatre-Septembre, montre qu'une installation semblable peut se faire facilement et à des prix très avantageux.



Installation complète d'un hall ou vestibule, ou entrée, en style japonais, par MM. PERRET & VIBERT, 33, Rue du Quatre-Septembre, Paris.

## La Mode Tailleur

PAR HENRI PETIT

Laisser autant que possible la liberté de geste et d'allures, qu'en traversent les gros vêtements, tout en garantissant contre les variations de la température, tel est le problème à résoudre en ce moment où



l'on a besoin de courir au grand air et de regagner l'oxygène et la souplesse dont nous avons privés l'hiver.

Je présente, comme remplissant ces conditions, le costume ci-dessus, en drap gris perle, avec col Médicis à crêpeaux, tenant au corsage et « coulant » jusqu'au bas de ce corsage en faisant corps avec les revers. Broderies ton sur ton, se continuant du corsage à la jupe, qui s'ouvre sur un tablier. C'est dégage, gracieux et tout à fait original, mais d'une originalité de bon goût.

HENRI PETIT, 5, Boulevard Malesherbes.

### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.  
(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS).)

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris Saint-Lazare : 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75. — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc.), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

Service postal. — Le service postal pour l'Angleterre (via Dieppe-Newhaven) est assuré par le train partant de Paris-Saint-Lazare à 9 h. du soir.

Les lettres déposées avant 8 h. 25 du soir au bureau de la rue d'Amsterdam et celles jetées dans les boîtes de la gare Saint-Lazare (salle des pas perdus) avant 8 h. 50, sont distribuées le lendemain matin à Londres.

Transport en grande vitesse de messageries, primeurs, fruits, légumes, fleurs, etc., entre Paris et Londres. Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45.

## LE FIGARO-SALON DE 1896

PAR PHILIPPE GILLE

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les troisième et quatrième fascicules :

N° 3. — Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : grande prime double en couleurs : *Phœbé*, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

N° 4. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleurs : *Après la Charge* — Hanau, 1813, par CHARTIER.

UN FASCICULE : 2 FRANCS — LES SIX FASCICULES : FRANCO, 13 fr. 50



Si l'on fait emploi journalier de la *Crème Simon* la peau est toujours souple, fraîche, exempte de rides, de gerces et de rougeurs.

Les propriétés adoucissantes et toniques de ce Cold-Cream sont appréciées depuis 30 ans, mais il faut se méfier des imitations et substitutions.

Pour cela, n'achetez la véritable *Crème Simon* que dans les maisons respectables qui vendent ce qu'on leur demande et non autre chose. Vérifier la signature de J. SIMON, rue de la Grange-Batelière, 13, Paris.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DEPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



HENRI BOUTET



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1896 by Bousod, Valadon & Co.

EN RETARD!

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON et Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1896.









UNE REVUE AUX AMBASSADEURS.

## Les Cafés-Concerts



MADemoiselle ANNA HELD, A LA SCALA.

Cette strophe et une dizaine d'autres qui suivirent, écrites pendant une étude du soir sur un beau papier glacé, furent portées au domicile de Mademoiselle Amélia. Elles n'étaient pas signées. Mademoiselle Amélia connut donc, comme on dit dans le sonnet

**L**e premier café-concert que j'aie jamais vu — en remontant très loin dans mes souvenirs de prime jeunesse — je l'ai vu sans le voir, comme dirait aujourd'hui le troupier Polin à la Scala.

Pour mieux dire je l'ai vu de loin, de très loin. J'étais encore au lycée. Un dimanche de printemps, jour de sortie, après avoir dîné dans le faubourg Saint-Honoré, je passais aux Champs-Élysées, pour retourner à ma « boîte ». Ce soir-là quelque diable sans doute me poussant je fis un petit crochet et me mêlai à cette foule spéciale, toujours la même, qui piétine sur place pendant des heures devant les Ambassadeurs, l'Alcazar et l'Horloge pour recueillir toutes les cinq minutes la vague et confuse note d'un refrain, foule platonique composée de pères de famille du genre de celui qui promettait à son fils, s'il était bien sage, de le mener voir prendre des glaces devant Tortoni.

Mais — je vous dois ma confession tout entière — en ce soir inoubliable ce n'est pas l'espoir d'entendre une note de refrain ou même un refrain tout entier qui tint longtemps fixés mes souliers lacés sur le sable des Champs-Élysées, ce fut la vue affriolante de la corbeille de figurantes savoureusement décolletées qui, en ce temps-là, demeuraient assises, immobiles en cercle sur la scène pendant que les camarades des deux sexes chantaient. Elles étaient là une demi-douzaine étalant beaucoup de crinoline, tapotant dessus de temps en temps, minaudant, s'éventant, échangeant entre elles avec un sourire qui me semblait idéal des propos que je jugeais divins et que j'ai su depuis tourner invariablement entre ces deux formules modifiées suivant les variations de l'atmosphère et celles de l'argot : « Il fait rien chaud » et « Pour sûr que je pince un rhume ! » Ce soir-là je rentrai une demi-heure en retard au collège et la privation de sortie qui punit cette incartade me fut cruellement sensible, car le dimanche suivant les dames décolletées de l'Alcazar minaudèrent, sourirent, s'éventèrent et je n'étais pas là.

O vous tous qui avez eu l'âge de Chérubin, au temps où les chanteuses du café-concert, après avoir débité leur petite affaire, se plaçaient en rang d'oignon sur la scène, avouez que vous avez comme moi ardemment aspiré à pénétrer dans ce paradis défendu aux maigres « semaines » d'un budget de collégien. Et dans le désespoir de jamais obtenir les faveurs de ces dames aux corsages si suggestivement échancrés, n'avez-vous pas, comme un de mes camarades d'alors, le si regretté Léon Chapron, l'étincelant chroniqueur, exhalé votre vague à l'âme dans des stances analogues à celles-ci qu'il me communiqua et qui étaient adressées à une très forte brune dont il avait pu, grâce à vingt sous bien placés dans les mains d'un commissionnaire, connaître le suave prénom d'Amélia.

Pauvre rhétoricien, à la classe d'histoire  
Je scande en votre honneur de méchants vers latins,  
Cette occupation est, je le sais, sans gloire.  
Mais j'habite, Madame, un pays de crétins.



d'Arvers « *Le murmure d'amour élevé sous ses pas* », mais elle n'eut pas le moyen de faire savoir au jeune poète si elle avait été offensée de l'envoi. M'est avis qu'elle dut en rire le soir, à sa place de rang d'oignon, avec ses camarades entre deux œillades aux « Gandins » assis aux places chères.

C'est donc par les yeux que j'entrai d'abord en contact avec le café-concert. L'oreille vint ensuite quand mes « semaines » de collégien et plus tard mes « mois » d'étudiant me permirent de prendre de temps en temps une cerise à l'eau-de-vie dans un des « beuglants » de la capitale.

« Beuglant » c'était alors l'expression d'argot consacrée pour ces établissements qui se sont appelés depuis d'autres sobriquets aussi peu flatteurs, mais ce terme expressif désignait plus spécialement un café chantant de la rue Contrescarpe, situé à deux pas du restaurant Magny qui fut si célèbre pendant un quart de siècle. Les autres cafés-concerts qui n'avaient pas le déshonneur ou

l'honneur d'être connus par un surnom s'appelaient l'Alcazar, — le doyen celui-ci si je ne me trompe, — le café du Géant, le café de la rue de la Lune.

Ces différents « lieux de plaisir » (?) avaient quelques points communs avec leurs congénères d'aujourd'hui. D'abord pas plus que les cafés-concerts actuels ils ne servaient de café — ou si peu — et ils ne donnaient jamais de concerts. Ensuite, il s'y débitait sinon les mêmes inepties qu'aujourd'hui, du moins d'autres du même ordre, mais là se bornaient les ressemblances. Il y a un monde entre le caf. caf. (ainsi qu'on chantait dans les revues d'alors aux Délassements comiques) et les salles comme la Scala ou l'Eldorado d'aujourd'hui.

En premier lieu la différence des prix. Je veux bien que la puissance de l'argent, comme disent les économistes, ait fortement diminué depuis trente ou trente-cinq ans, mais songez que pendant la seconde moitié du second Empire pour une seule



L'ALCAZAR D'ÉTÉ, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

pièce de vingt sous vous aviez le droit, au Café de la rue de la Lune, de vous asseoir à la meilleure place, ce qui vous faisait tout de suite considérer comme un ami du duc de Grammont-Caderousse, et d'y boire un bock plus mauvais qu'aujourd'hui, il est vrai, car si le répertoire des cafés-concerts ne s'est guère amélioré depuis un tiers de siècle on ne saurait adresser le même reproche à leur bière. En somme, vingt sous pour trois heures de spectacle, cinq sous seulement de plus que le prix payé par un « clerc » du temps de Boileau pour aller siffler *Attila* au parterre, il n'y avait pas de quoi se plaindre.

Il est vrai que les directeurs se rattrapaient du bas prix de leurs places sur le cachet de leurs artistes. Même les principales étoiles ont pu refaire sur les billets de banque de cent francs le mot mélancolique du bohème : « On dit qu'il sont bleus ». Darcier, dont Mademoiselle Durand-Ulbach fait revivre en ce moment avec beaucoup de talent, au Chien noir, les chansons de belle allure, ne gagnait pas vingt francs par soir au Café-Concert de la rue de la Lune à venir débiter lui-même, précurseur des chansonniers du jour s'exhibant en personne, son très curieux répertoire. Hervé qui n'était pas encore l'immortel auteur de *l'Œil crevé* mais déjà très populaire pourtant et qui lui aussi disait son affaire lui-même, n'était pas mieux loti que Darcier.

Tout se tient en ce bas monde. La modicité des cachets payés aux artistes et le bon marché des consommations allait de pair avec la modestie des décors et de la mise en scène dans les cafés-concerts d'alors. A vrai dire, ces deux éléments de dépense ne figuraient pas pour un centime dans le budget de l'entreprise. Un impresario aurait-il voulu d'ailleurs déployer un faste inusité que le Ministère des Beaux-Arts lui aurait opposé tout de suite un énergique halte-là ! Une mise en scène et des décors supposent en effet une pièce, de même que la sauce du civet donne l'hypothèse d'un lièvre, or l'administration ne tolérerait pas la représentation d'une pièce sur les planches d'un café-concert. La liberté des théâtres n'était alors qu'un mythe et le Ministère des Beaux-Arts, gardien sévère des règlements, n'autorisait même pas au café-concert un petit acte. Que dis-je, ni les chanteurs, ni les chanteuses n'avaient le droit de débiter leur numéro de programme en costume, même pendant les jours gras ou à la Mi-Carême. Pour les hommes l'habit noir

était de rigueur et les dames se voyaient condamnées à cette éternelle robe décolletée qui troubla mes retours au collège. A peine si la blouse et la cravate à la Colin du villageois ont été tolérés sur la scène en ce temps-là.

Quant au public qui emplissait ces salles, vous avez aisément deviné sa composition. Beaucoup de boutiquiers des quartiers avoisinants, nombre d'employés de magasin et de bureau, de temps en temps des « belles petites », d'assez piètre catégorie, escortées par des gandins plus connus « dans l'quartier d'la rue d'l'Echiquier » qu'au 16 du Café Anglais et au 6 de la Maison d'Or. En somme, le fond de ce public était la société qui aujourd'hui prend des secondes ou même des troisièmes loges dans les théâtres. Le café-concert, aux environs de 1860, avait peut-être tous les mérites du monde mais il n'était pas ce que ses poètes ordinaires ont plus tard appelé « vlan ». Il vivait son petit train-train. Au bout de vingt ans d'exercice un directeur du Café de la rue de la Lune ou du Géant pouvait se retirer dans un vide-bouteille à Montreuil-sous-Bois, mais c'était tout. Le café-concert manquait de ce quelque chose d'essentiel et de difficile à préciser : le chic, père de la mode, et de la vogue, arrière-grand-père des « recettes dépassant le maximum ».

Enfin Thérèse vint... Il y a déjà longtemps que Thérèse a pris sa retraite. La jeune génération ne l'a pas connue. Beaucoup d'hommes mûrs ne l'ont vue que grasse, très grasse. Moi je l'ai connue à l'état d'échallas. C'était, je le répète, vers 1860. Cette mince jeune fille avait été devinée par le directeur de l'Alcazar, frappé de son étrange contralto servi par une méthode déjà sûre, et tout de suite applaudie et lancée. Les journaux se mêlèrent de sa gloire pour l'augmenter. Déjà dispensateur de renommées, le *Figaro* jeta ce nom de Thérèse au grand public. Quelques membres des clubs à la mode le recueillirent. On se le passa comme au furé. « Avez-vous entendu le *Sapeur*, la *Gardeuse d'ours* ? Allez-y. Très curieux ! Epatant, mais d'un canaille ! » Et on y courait comme au siècle précédent on allait aux Porcherons, presque incognito. Et le lendemain aux goûters — il n'y avait pas encore les thés de cinq heures — on s'avouait entre belles dames sa petite frasque... « J'ai été hier entendre Thérèse. C'est d'un osé, ma chère. Mais quelle salle ! La princesse de



Metternich dans la loge à côté de Cora Pearl. Où allons-nous ? »

Après la ville, la cour. Thérèse chanta aux Tuileries. On a dit, depuis, que cette audition nous a fait perdre l'Alsace et la Lorraine. Mais on dit tant de choses ! En tout cas, Thérèse garde de cette soirée le souvenir que l'Empereur était un homme on ne peut plus aimable qui la complimenta sur ses mains qu'elle a en effet fort belles. On ajoute que ce suffrage impérial lui est allé si droit au cœur que depuis sa visite aux Tuileries elle n'a jamais porté de gants sur les estrades où elle a chanté. Elle a fait ainsi profiter tout son peuple de l'aimable remarque de César.

Vint la guerre. L'empire libéral avait laissé perdre toute mesure aux chansons révolutionnaires et un an avant la guerre une Madame Bordas faisait frémir d'aise les électeurs de Raspail ou de Rochefort avec un refrain furibond : « C'est la canaille, eh bien j'en suis ! » Mais après l'affaire Hohenzollern la chanson des cafés-concerts devient uniquement patriotique. A l'Alcazar d'été Thérèse chante la *Marseillaise* avec autant d'accent que Rachel, disent les vieux d'alors. Cette corde-là vibra jusqu'à la paix. Si pendant le siège les boui-bouis ont eu la décence de fermer, presque tous leurs auteurs favoris ont transporté sur



UNE RÉPÉTITION A L'HORLOGE.

d'autres et plus importantes scènes leur muse haussée à la circonstance. C'est à l'Odéon que j'entendis des inspirations de Darcier, humanitaires et même inutilement internationales, car au moment où grondait le canon prussien du côté d'Issy et de Montrouge cela détonnait d'entendre chanter :

... Laisse-là ton fusil,  
Jacques Bonhomme, apprends à lire.

Après la Commune, l'Alsace s'exhiba en costume sur les tréteaux réinstallés. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'aime pas à voir nos provinces perdues larmoyer dans un bock.

Ensuite s'écoulèrent cinq ou six lustres pendant lesquels « la vieille gaité française » reprit ses pipeaux ; puis la politique reparut éclatante, stupéfiante avec le boulangisme et son immortel protagoniste sur les planches, Paulus. Ce ne fut qu'un temps d'arrêt dans une voie accaparée par la gaudriole, mais quelle halte joyeuse « le cœur à l'aise ! » Jamais la chanson militaire n'a connu de plus beaux instants.

Puis — la politique ayant fini par ennuyer tout le monde — les « vedettes » hommes et femmes se sont remis de plus belle aux plaisanteries dites de curés et aux facéties sur les prééminences physiques féminines de tout ordre. Telle est en dernière analyse l'esthétique du café-concert en ce printemps 1896.

Elle n'a pas varié depuis 1860 avec cette distinction cependant à établir que la censure est autrement tolérante maintenant que sous le second Empire. J'ignore à quoi sont occupés ses légendaires ciseaux, mais à coup sûr ce n'est pas à découper des feuilles de vigne. Jamais la licence des rues n'a poussé une plus audacieuse pointe en avant dans le répertoire des cafés-concerts. Les termes crus, très crus contre lesquels se seraient insurgées les commissions de surveillance dirigées par l'excellent Camille

Doucet sont de langue courante et ne soulèvent aucune protestation, pas même un oh ! oh ! D'aucuns même applaudissent. Les femmes honnêtes sourient.

Comme les chanteurs qui dégoisent ces malpropretés, les « poètes », qui les riment, sont très souvent de braves gens. Un auteur de café-concert n'est pas ce qu'en pense un vain peuple, quelque enfant perdu de Bohême patoisant sur un sujet quelconque entre deux absinthes impayées à son café. C'est le plus souvent un employé du Gouvernement ou de quelque grande administration composant des chansons à ses moments perdus. Je me rappellerai toujours ma stupéfaction le jour où j'appris qu'un des refrains les plus crapuleusement cocasses de la saison avait pour auteur le principal chef de bureau d'une de nos plus anciennes sociétés de crédit. Il y a ainsi des cumuls dont le public ne se douterait jamais. Mais ce cumul est nécessaire, car la chanson de café-concert toute seule ne nourrirait pas son homme, comme a dit Mürger de la littérature.

Je me suis laissé dire d'ailleurs que sous la pression de la nécessité certains paroliers et compositeurs n'attendent pas leurs droits d'auteur pour tirer parti de leur œuvre et la vendent à l'étoile qui l'interprétera. Cette opération se pratique couramment. L'étoile y gagne d'abord l'honneur de passer à la fois pour un auteur et un acteur, tels Shakspeare et Molière, d'autre part de toucher secrètement de très beaux droits.

L'excuse des chanteurs et des chanteuses qui achètent des chansons c'est qu'en réalité, dans ces endroits-là, l'interprétation se hausse forcément jusqu'à devenir une collaboration. L'auteur apporte moins une œuvre qu'un canevas. Le chanteur ou la chanteuse brode là-dessus librement. Si tel mot, telle intonation n'est pas dans leurs cordes, ils se mettent au piano, placent le texte sur le petit chevalet et ne le trouvant pas à leur gré le tripataillent. Souvent ils font mieux ou pis que de tripatailler. Ils composent, ils créent les paroles qu'ils chanteront. Mademoiselle



Yvette Guilbert sur le paquebot qui l'a ramenée d'Amérique a rimé entre deux coups de tangage et de roulis des chansons

qui, du reste, ne donneront pas la nausée au public. Elles sont gaies, de bon aloi, et j'ai idée qu'elles porteront.



UNE PIÈCE PATRIOTIQUE AU CONCERT DES BATEAUX-PARIISIENS (POINT-DU-JOUR).

Le nom de Mademoiselle Yvette m'amène naturellement à parler des chanteurs et des divettes les plus à la mode en ce jour. Rassurez-vous je serai bref sur ce chapitre, qui sera traité en détail par un de mes collaborateurs. Je me bornerai à dire que depuis que Paulus s'est retiré dans son Bataclan, les deux vedettes les plus accusées sont Mademoiselle Yvette Guilbert et M. Polin. Cela soit dit sans diminuer l'éclat d'autres constellations bien en vue : Mesdames Bonnaire, Brébion, MM. Reschal, Plébins, Clovis et Libert, déjà nommé, ayant tous, comme on dit là-bas, leur public et même quelques-uns d'entre eux, même les plus disgraciés, de persistantes admirations féminines à leur actif.

Imaginez que demain le directeur du Café du Géant ou de cet autre établissement dont le nom ne me revient pas à l'esprit et qui flonflonnait sur le terre-plein du pont Henri IV en bas de la statue, reparaisse sur terre et ait la fantaisie de se faire conduire dans un café-concert comme la Scala ou les Folies-Bergère par exemple, quelle stupéfaction ne sera pas la sienne! Il se hâtera de dire qu'on l'a mené non dans

un café-concert mais dans un vrai théâtre. En effet, la Scala et les Folies-Bergère ont absolument l'aspect d'un théâtre et d'un théâtre joli et pimpant « dernier cri ».

Par un phénomène assez fréquent au théâtre c'est la salle qui a fini par imposer le genre des choses qu'on joue sur la scène. La Scala et l'Eldorado étant de vrais théâtres, la chanson n'y tient plus presque exclusivement l'affiche. Il s'y donne des revues

et avec quelle splendeur de mise en scène et de figuration! C'est pour quoi je ne vois plus qu'une différence entre ces salles-là et les autres appelées partout théâtres, c'est qu'on fume dans les premières et qu'on y garde son chapeau sur la tête. Et encore sur ce chapitre des chapeaux, Aris-tote pourrait dire qu'aujourd'hui bien des têtes se découvrent aux Folies-Bergères sur lesquelles les couvrechefs étaient imperturbablement vissés autrefois.

Il va de soi également que l'élégance ou tout au moins le confortable des nouvelles salles a fini par y attirer un public

qui, jusqu'à présent, boudait le café-concert. Du temps de Thérèse encore c'était exceptionnellement, un peu, ainsi que je le disais



LA ROMANCE POPULAIRE, AU PAVILLON ROSE (POINT-DU-JOUR).



plus haut, pour s'encanailler, que le beau monde se faisait porter à l'Alcazar. Aujourd'hui la société *select* forme une clientèle nouvelle et assidue qui ne recherche plus la pénombre des avant-scènes de rez-de-chaussée mais qui ne craint pas de se montrer partout, les femmes en grande toilette et les messieurs avec l'habit noir et la fleur décorative à la boutonnière.

Voilà pour les places chères; quant aux autres, elles sont à peu près occupées par le même public qui se presse dans les théâtres comme les Nouveautés ou même le Palais-Royal.

Chose curieuse. Le public a eu beau devenir aussi « v'lan » que possible, les entrepreneurs de cafés-concerts n'ont pas eu l'air de s'en apercevoir.

Ils n'ont pas fait de concessions notables aux mondanités. Les personnages mis en scène dans leurs chansonnettes ne sont pas plus faubourg Saint-Germain qu'autrefois. Ce sont toujours des « cousins Berlureau » qui mangent des tripes à la Villette, en compagnie de « la sœur de l'emballeur » bien connu « dans l'quartier de la rue de l'Echiquier ». La satire du lieu ne daigne même pas blaguer le moderne gommeux. Elle l'ignore. Et cependant le riche gommeux offrirait toujours une mine à exploiter. Il y a un précédent, déjà ancien, il est vrai, mais que ne sauraient trop mettre à profit les chansonniers ressembleurs qui font du neuf avec du vieux. C'est *L'Amant d'Amanda*, déjà cité. Trouvez un autre Libert pour s'amuser des « petits crevés » d'aujourd'hui, pour mettre en scène l'éternel ridicule des Jocrisse de l'amour, du sport et du baccara, et je vous réponds qu'un café-concert, travaillant adroitement dans cette partie-là, aura vite fait de s'amasser de la « galette ».

Car enfin, au café-concert, dans le nombre des spectateurs, il y a, sinon une majorité, du moins un tiers, soyons de bonne composition, une moitié qui vient là pour écouter. Certains, même, — le croirait-on ? — viennent chercher, au milieu de cette foule de Bédiens, l'isolement propice à la mise en train de leur intellectualité. Chacun sait que M. Henry Meilhac, au café-concert, satisfait son goût particulier, qui est de penser à ses

pièces dans un endroit où l'on n'est obligé de penser à rien. Pendant qu'il regarde vaguement s'agiter des houpettes de clowns, des bras et des pieds de femmes, s'ouvrir à côté de lui et se fermer des loges, il se préoccupe de marier ou de faire mal tourner l'ingénue qu'il a en tête. Resté *at home*, il n'eût rien fait. Bénissons le café-concert qui a créé ces féconds loisirs à l'auteur de la *Grande-Duchesse* et du *Réveillon*.

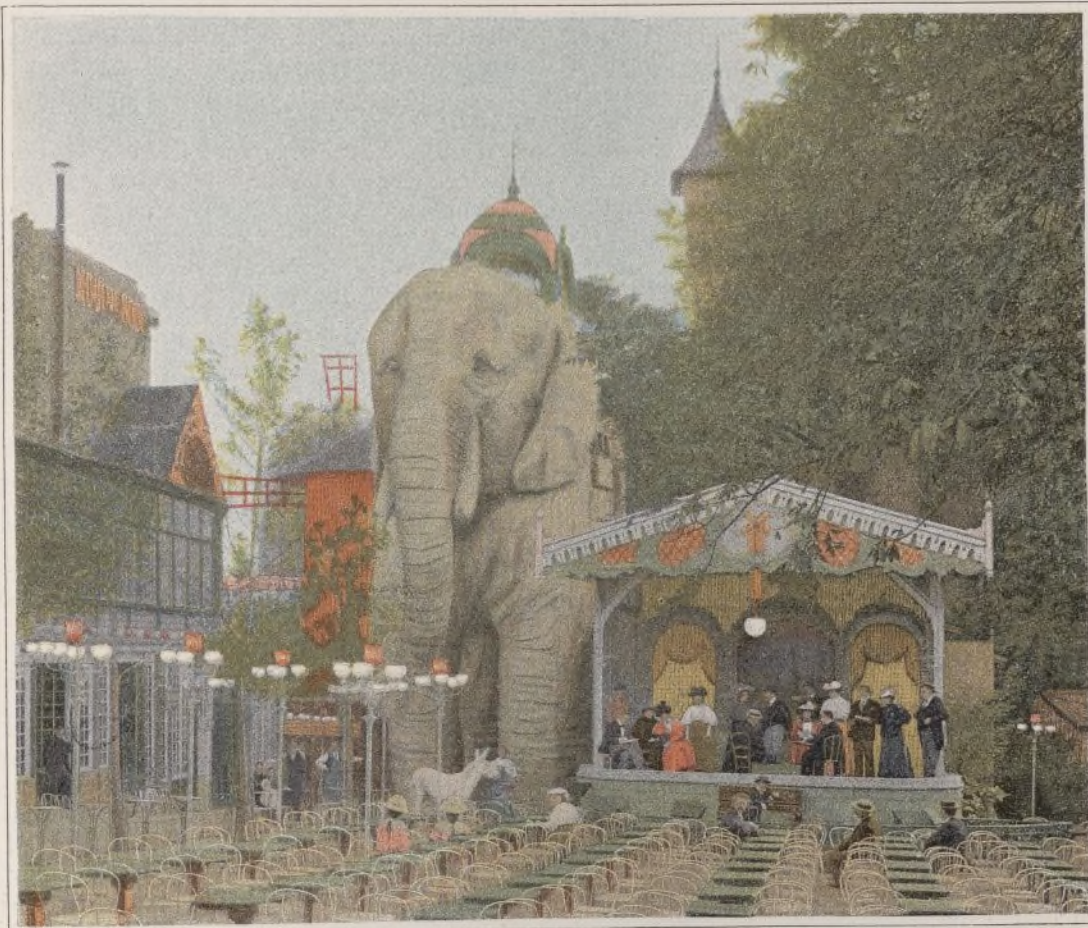
J'ai entendu des habitués passionnés de l'Alcazar, de l'Eldorado et autres Horloges exprimer leurs inquiétudes sur la vitalité de la chanson. Ils déplorent le peu d'imagination des auteurs, le manque d'originalité des airs nouveaux, et ils se demandent s'il n'y a pas là des symptômes d'épuisement. Mais ils ne songent pas à la robuste patience du public, qui n'a pas encore poussé des cris d'orfraie devant telle ou telle « création » de ces derniers temps. Chacun sait, en effet, que les aimables jeunes gens qui viennent se masser en bataillon de douze ou quinze, tous les soirs, pour lancer des cris d'animaux pendant la représentation de l'Alcazar d'été, font du bruit pour rien. Ils se soucient de ce qui se dit sur la scène comme de la pomme de leur canne, qu'ils sucent entre deux beuglements. Tout ce qu'ils demandent, c'est que le chanteur ou la chanteuse s'enroue encore plus qu'eux à essayer de couvrir leur vacarme, et comme ils sont, apressés, bons diables, ils ne gardent pas trop rancune à la chanteuse ou au chanteur qui, dans sa légitime exaspération, mêle à son texte la cascade: « Tas de mufles ! » qui va droit à leur adresse.

Quoi qu'il en soit, un directeur avisé s'est dit un beau jour :

« Je fais autant de recettes avec les chansons interrompues et par conséquent qu'on n'entend pas, qu'avec celles qu'on entend. D'autre part, mon public, très paresseux, répugne à la fatigue de suivre jusqu'à l'intrigue, cependant bien sommaire, d'une chanson. Ce n'est

donc pas son oreille que je dois flatter, c'est, avant tout, son œil. Charmons cet œil. »

C'est cette considération qui nous a donné à côté des trapé-



UNE RÉPÉTITION AU MOULIN ROUGE.



LES MONTAGNES RUSSES AU JARDIN DE PARIS.



zistes et des Hanlon Lees, ces ballets luxueux qui ont fait fureur en ces derniers mois. Puis le triomphe des ballets a donné l'idée d'exploiter — après les jambes — la femme tout entière et de la montrer dans ce qu'on appelle aujourd'hui une tranche de vie.

De cette pensée féconde naquirent les levers, les couchers et aussi les bains. Jamais la lingerie — je parle pour les levers et les couchers, — jamais la confection du maillot chair — je parle pour les bains — n'ont plus activement collaboré à la conception d'un librettiste qu'à l'occasion de ces trois « états de corps » pour faire suite aux états d'âme de l'école psychologique. Ce fut un succès rapide, foudroyant, qui prit comme une trainée de poudre de riz. Les levers et les couchers montrèrent aux braves bourgeois, peu renseignés sur les dessous de bien des choses et de bien des femmes, tout une géographie du demi-monde. Et l'on aime tant à s'instruire, que du café-concert le lit des levers et des couchers passa sur les scènes dites plus sérieuses.

Et cela m'amène tout doucement, en terminant, à émettre ce souhait bien modeste : « Est-ce que les cafés-concerts ne pourraient pas châtier un tantinet leur répertoire ? » C'est dans leur intérêt que je parle, car je connais plus d'un ménage parisien qui allait, il y a encore quelques années, au café-concert, et qui n'y va plus, par dégoût.

J'ai même assisté, il n'y a pas longtemps, à une explosion d'indignation dans un groupe nombreux à l'exhibition d'un lever plus suggestif que les autres. C'est un signe des temps. Vous verrez que d'ici quelques années, si cela continue, le public réclamera en chœur des pastorales de Florian et des dialogues de Berquin, car chez nous on ne s'arrête jamais à mi-chemin de la réaction. Et alors, ce sera bien ennuyeux. Cafés-concerts, évitez-nous ce coup pour la fanfare !

GASTON JOLLIVET.

## Le Monde et les Etoiles des Cafés-Concerts

PARIS compte aujourd'hui deux cent soixante-quatorze cafés-concerts où l'on chante annuellement de dix à quinze mille chansons nouvelles !... Nous sommes décidément un peuple gai.

Étonnez-vous après cela que les recensements accusent un nombre fantastique « d'artistes ». Il y en a presque autant que d'anciens ministres.

Mais d'où part cette voie lactée ? Qui sème ces étoiles dont les noms flamboient en lettres de feu au coin des rues, sur les boulevards, miroitent sur des affiches multicolores, ou s'écrasent aux glaces des guinguettes entre la liste des gagnants d'Auteuil et la profession de foi du candidat municipal ou législatif qui, le soir, aux couplets grivois accrochera son refrain politique.

Beaucoup de petites modistes, de demoiselles de magasin, de modèles d'atelier, ont voulu essayer de chanter au public les romances et les gaudrioles qu'elles fredonnaient pour leurs amoureux en revenant de Suresnes et de Robinson, seulement parce qu'on leur a dit en souriant qu'il « faut cultiver ça. » De même que leur bonnet, elles ont jeté leur amour par-dessus les moulins pour chanter plus librement, ainsi que les oiseaux et sans plus de souci, et puis aussi pour le plaisir d'être artiste.

D'autres rêvaient l'Opéra, ou l'Opéra-Comique, ou même quelque théâtre d'opérette, et les trahisons de leur voix, les frais considérables de l'instruction musicale, de l'éducation scénique, la grosse dépense de la garde-robe nécessaire à une artiste lyrique les ont rejetées au music-hall. Elles y brillent d'ailleurs généralement au premier rang. Leurs succès et leurs cachets les consolent vite et leur apprennent la vérité du proverbe affirmant qu'il vaut mieux être le premier dans son village que le second dans Rome. Quelle étoile des Ambassadeurs et de la Scala regretterait de n'être point doublure à l'Opéra-Comique ? Ainsi, petites bachelettes frivoles et gaies à qui l'appétit du café-concert vient en chantonnant des refrains en vogue, et bergeronnettes exilées du théâtre, telles furent avant leurs débuts presque toutes les divettes de la chanson.

Les candidates au café-concert qui ont quelque teinte d'éducation musicale, qui solfient convenablement et ne sont point trop godiches se présentent à l'agence Désert, dans le faubourg Saint-Denis, où M. Noël, qui dirige actuellement cette agence, leur accorde une audition. Dans l'antichambre où elles attendent le moment d'être introduites devant leur juge, elles peuvent contempler sur une curieuse collection d'affiches, dont quelques-

unes datent de vingt et trente ans, la pléiade qu'elles espèrent continuer, qu'éclipsent les noms de Thérèse, Judic, Yvette Guilbert ; et, au souvenir de notes lues dans les journaux concernant des tournées d'étoiles, des chiffres les éblouissent, dansent devant leurs yeux en sarabande, avec des cascades de gemmes et de diamants, dans un vacarme de hurrahs et d'applaudissements...

Les pauvres petites ont le cœur bien gros quand, après l'audition, elles repassent par cette antichambre en se demandant s'il faut signer l'engagement pour Tunis, mille francs pour la saison, ou l'engagement pour Rennes, huit francs par jour. Aux plus adroites, aux plus savantes, aux plus gracieuses, M. Noël a pu offrir un emploi de « lever de rideau » à Paris : c'est un maximum de chances pour percer rapidement, le public parisien, capricieux et bizarre, forgeant une étoile sur un simple couplet bien détaillé, sur un geste convenant à son humeur du moment, sur un sourire, une grimace, un silence, un rien.

Quant aux bachelettes éprises de chansons qui savent la musique tout juste autant que des carpes, elles trouvent au « Conservatoire Duhem » un piano et un homme de bonne volonté qui les initie en quelques leçons aux mystères de l'Euterpe des bastringues. M. Duhem, qui comme son collègue, M. Noël, est fournisseur pour les grands music-halls de Paris, Londres, Pétersbourg et autres capitales, sans compter les chefs-lieux de province et les stations balnéaires ou thermales, pousse plus loin que lui la patience et l'amour de l'art. Dans sa pépinière on rencontre la collection complète des artistes de café-concert, depuis

la débutante la plus neuve jusqu'à la divette la plus cotée.

La leçon de chansonnette est vraiment amusante au « Conservatoire Duhem ». Les élèves-étoiles sont rangées en cercle autour d'un piano devant lequel le professeur, jouant de la main gauche, bat la mesure du pied et de la main droite, et serine la chanson du jour que les petites reprennent avec lui en chœur, puis séparément, jusqu'à ce que chacune la possède aussi correctement qu'un perroquet la phrase apprise. Dès qu'une chanson est bien enlevée par tout le monde, on passe à d'autres, si bien qu'après quelques séances les élèves du « Conservatoire Duhem » sont munies d'un répertoire assorti et peuvent affronter le public. Elles vont faire leurs débuts dans quelque sous-préfecture ou dans des boui-bouis des faubourgs de Paris, chez des « marchands d'eau chaude » qui les engagent à raison de trente sous à trois francs par cachet.



LIBERT CHEZ LE RÉGISSEUR, A LA SCALA.



Le recrutement des chanteurs de cafés-concerts s'opère à peu près de la même façon que celui des chanteuses. Pour celles-ci, les qualités requises sont la grâce, l'espièglerie, l'entrain, un filet de voix; pour ceux-là, la drôlerie, le grotesque; pour tous une diction nette. Les jeunes gens qui se sentant du goût pour le théâtre ont des aptitudes trop spéciales, une instruction scénique trop sommaire, et ceux qui un beau matin en se regardant dans la glace tombent d'accord avec Darwin, découvrent axiome son hypothèse du singe dégénéré, les artistes et les quadrumanes manqués sont les candidats désignés.

On ne s'étonnera donc point que le niveau social et artistique du monde des music-halls n'atteigne pas les régions éthérées. Quiconque en douterait n'aurait, pour se convaincre, qu'à faire un tour, à l'heure verte, au Café de la Chartreuse, où se réunissent, avec les demi-cabots, mentons-bleus et mastuvus, sortant de l'agence théâtrale Roberval, les demi-étoiles des deux sexes, radieuses de l'engagement qu'elles viennent de signer chez Noël ou Duhem; ou même à la Capitale, le grand café du boulevard de Strasbourg voisin de l'Eldorado, à la Capitale, où fourmillent les étoiles, où s'arrêtent les astres de première grandeur, où Paulus et Polin eux-mêmes daignent passer. Pas plus à la Capitale qu'à la Chartreuse, l'observateur ne se croirait au Jockey, à l'Académie ou au foyer du Théâtre-Français, et c'est à peine s'il préférerait la société qu'on y rencontre à celle que l'on coudoie dans la salle des Pas-Perdus, au Palais-Bourbon. Du moins celle-là est honnête en majorité.

Pourtant, dans ce milieu d'amuseurs spéciaux dont le mérite à la scène est la trivialité la plus joviale, et la caractéristique à la ville la plus parfaite, mais la moins franche banalité, outre certains chefs d'école qui sont de véritables artistes — car il y a des chefs d'école au café-concert qui donnent leur nom au genre de chansons qu'ils chantent et miment, comme il y a des chefs d'école en peinture, en littérature, en art militaire et en philosophie! — on distingue des figures tout à fait intéressantes.

Saviez-vous, par exemple, que parmi les comiques dont Paris goûte le plus le geste et les chansons, se trouve un ancien professeur de mathématiques de l'Ecole centrale, dont le pseudonyme célèbre aujourd'hui et le masque rieur cachent le sévère passé? Et cette chanteuse de gaudrioles qui sortit du Conservatoire avec un prix de tragédie et lâcha l'Odéon bravement pour les bastringues de banlieue, où elle a conquis, à force de grivoiseries et de gambillades, la vogue qu'accroissent tous les soirs de ses applaudissements le public d'un de nos plus grands music-halls, aviez-vous deviné ses débuts? Cherchez parmi ses camarades celle qui possède ses deux diplômes de licenciée ès-lettres et de licenciée ès-sciences; ou celle dont les toiles furent si remarquées au Salon il y a quelques années, et qui vend aujourd'hui en Amérique, quand elle n'y va pas elle-même en tournée; ou celle qui fait bâtir en Italie de charmantes villas de l'art grec le plus pur, d'après les plans qu'elle-même a tracés.

Du côté des hommes, en concurrence avec le professeur de mathématiques, brillent, dans le genre comique, deux anciens sous-préfets, trois médecins, cinq avocats, un ingénieur des ponts et chaussées, un ex-attaché d'ambassade, quelques utilités de nos scènes de vaudeville, qui ont trouvé un grand avantage à laisser la réplique pour le couplet; et dans la romance sentimentale, contre deux ténors d'opéra-comique jadis appréciés au théâtre des Arts, à Rouen et aux Célestins, à Lyon, luttent honorablement un commissaire de police et un ancien fossoyeur.

Quant à l'armorial des cafés-concerts et des music-halls, ne cherchez pas dans d'Hozier les noms que la réclame, sur de magnifiques affiches double-colombier, juxtapose à des titres ita-

liens, français ou russes. Il est de mode depuis quelque temps d'être marquis, duc ou princesse pour venir dégoiser congrûment, au goût de nos foules républicaines, *Ma Gigolette*, les *Commis voyageurs* ou *Derrière l'omnibus*. La généalogie de tous ces fantoches et de toutes ces gambilleuses à couronnes en toc ne figura jamais que dans l'almanach Goton, et c'est au contraire sous des pseudonymes très roturiers que certaine reine de la gaudriole cache le sang des Stuarts d'où elle est née, et qu'un

maître ès-pasquinades qui fait la joie de nos concerts d'été garde le respect d'un nom glorieux de notre histoire.

Ce bariolage d'origines est une indication: à de très rares exceptions près, il n'y a pas eu de vocation pour l'artiste de café-concert au vrai sens du mot.

On ne se destine pas dès l'enfance au music-hall comme on se destine au théâtre. Ouvrard, le chanteur comique, a publié un intéressant recueil de notes et de souvenirs sur la vie au café-concert, et il ne trouve à citer d'autre exemple de réelle vocation que le sien: dès l'âge de treize ans, il cultivait l'art de bien dire et de mimer la chansonnette, et il débutait quelque temps après sur la scène d'un petit bastringue de province. Ses succès le portèrent tôt à Paris, où il devait briller au premier rang, et ses économies, par la suite, lui permirent la réalisation d'un rêve de bon bourgeois caressé dès l'enfance: être propriétaire d'une jolie maisonnette de campagne dans son pays, en Périgord, où il partagerait ses loisirs entre la rédaction de ses mémoires et la pêche à la ligne. Mais Polin n'escomptait certes pas l'immense vogue de son



YVETTE GUILBERT (DE LA SCALA) CHEZ ELLE (CLICHÉ CAMUS).

répertoire et la juste renommée de son talent, lorsqu'un jour, par hasard, pour amuser quelques amis, il détaillait, au café-concert des Bateaux-Parisiens, au Point-du-Jour, une grosse charge militaire. Ce dimanche-là, la foule en gaieté qui se promenait parmi les orgues de Barbarie et les chevaux de bois des quais d'Auteuil et de Billancourt fit au troupier improvisé une telle ovation qu'il se décida à continuer ce qu'il avait si heureusement commencé. Yvette Guilbert n'avait pas plus que lui sans doute la vocation du café-concert, lorsque l'absence d'un camarade à certaine revue des Variétés, où elle figurait dans un ensemble, lui fournit l'occasion de se révéler au public, en reprenant au pied levé un bout de rôle qui tenait en deux ou trois couplets. Et Paulus travaillait dans le commerce lorsque lui vint l'heureuse idée d'essayer une chanson au Concert-Parisien. De cet essai, les amateurs de belle diction et de bon comique se réjouirent autant que Paulus.

Voilà quelques débuts, à Paris, de vedettes de music-halls. Presque tous les autres grands interprètes de la chanson se sont fait connaître d'abord en province, où les demi-étoiles aussi font leur apprentissage avant de se produire dans les cafés-concerts importants de nos faubourgs puis sur les grandes scènes des boulevards ou des Champs-Élysées.

Les engagements se font au cachet, ou au mois, ou pour la saison, selon les espérances que donnent leur voix et leur talent s'il s'agit de chanteurs, leur beauté en outre s'il s'agit de chanteuses. Le cachet à la soirée varie de cinq à dix francs; les appointements mensuels de cent quarante à deux cents francs; l'engagement pour la saison, qui divise l'année en deux périodes à peu près égales (saison d'hiver, de septembre à avril et saison d'été, du 5 avril à septembre ou octobre), ne dépasse guère quinze cents francs pour des débuts.

Peu d'artistes de café-concert osent affronter Paris à la suite d'une seule saison en province; les conditions matérielles qui leur sont proposées ne sont d'ailleurs point faites pour les y encourager. S'il y a, en effet, à la Scala, aux Ambassadeurs, à Parisiana, aux Folies-Bergère des cachets de cinq cents francs et



plus par soirée, dix ou quinze louis par chanson, il y a aussi, dans des établissements d'égale importance, des cachets d'un louis, de dix francs, de cent sous, même d'un franc cinquante. Demandez aux grandes étoiles le chiffre de leurs appointements de début : l'une d'elles est millionnaire aujourd'hui, cinq ou six ans après ses débuts, cotés, sur une petite scène de Montmartre, quarante-cinq francs par mois ! Et beaucoup ont commencé aussi modestement, presque toutes.

Mais combien arrivent à une telle situation ? Le maximum des appointements, pour une demi-étoile de café-concert, est de six cents francs par mois à Paris, de douze à quinze cents francs en province ou à l'étranger, et on peut évaluer tout au plus au dixième de l'armée des artistes de nos music-halls cette élite privilégiée. De ce que Mesdames Guilbert et Anna Held, au retour d'une promenade aux États-Unis ou en Russie, grèvent la charge du paquebot ou du wagon qui les ramènent de quelques centaines de kilogrammes de dollars ou de roubles ; de ce que MM. Paulus, Libert, Polin, Bourguès, quand ils rentrent d'une tournée, fleurent le nabab, on ne saurait conclure que la carrière qu'ils illustrent est sablée d'or. Devant la rampe égalitaire, les « numéros » de la soirée se suivent, mais les chiffres ne se ressemblent pas : ces riches coudoient de bien pauvres diables. Si vous pouviez voir rentrer dans la coulisse le joyeux pochard dont les couplets scandés de hoquets titubaient tout à l'heure à la grande hilarité de la salle ! Le masque est tombé : l'homme apparaît à jeun, le regard inquiet, l'âme torturée, pressé de rendre au costumier sa défroque d'ivrogne, d'essuyer son fard et de regagner le triste logis où l'attend sa nichée affamée, où il passera une partie de la nuit à grossoyer pour un notaire.

La camaraderie pourtant est familiale, quoique médisante, au café-concert. On trouve dans ce monde-là des exemples de bienfaisance touchante, prodigue même, qu'on chercherait en vain dans tout autre classe ; il faudrait citer tel et telle artiste célèbre qui, après avoir amassé et décimé en secours des fortunes, se sont trouvés cigales presque dépourvues quand la vieillesse est venue. Et si les enfants gâtés du public, si les plus heureux ne parviennent à garder dans leurs mains toujours ouvertes à la charité que les économies nécessaires au repos de leurs vieux jours, combien finissent misérables !

Les deux ou trois chansonnettes que crée chaque soir l'artiste de nos grands concerts, si ineptes soient-elles, n'ont pas été écrites, composées, orchestrées, mimées, mises au point pour le geste et le chant, sans un travail préparatoire assez considérable. D'abord l'interprète collabore toujours avec les auteurs paroliers et musiciens. C'est à lui, non aux directeurs, que ceux-ci présentent leur œuvre, et c'est lui qui la tripatouille à son gré, l'enlumine, la saupoudre de gros sel, l'ornemente de calembourgs, la dentelle de soupis et de points d'orgue, bref accommode à son genre et au goût de son public cette pièce montée. Aux heures des répétitions, dans l'ombre de la salle, aux premiers rangs des fauteuils, une demi-douzaine de vagues poètes, pressant sous l'aisselle, dans une serviette en peau de mouton ou en toile cirée, les petits qu'ils ont faits à leurs muses, attendent la descente de l'étoile qui va les adopter. Branlebas, piétinement, poussée, ronds de bras, coups de chapeau, courbettes, susurrements : voici la divette ou le grand comique à profil de vieux César ramolli ou de singe épilé, qui daigne accepter, du geste dont on prend des placets,

les manuscrits de ces Messieurs. Coup d'œil rapide et digne, à distance, sur le papier, accompagné d'un chantonement scandé de deux ou trois critiques brèves, puis le verdict : « C'est bien, on retouchera la machine, on l'étudiera et on répétera demain. »

On répète tous les jours, au café-concert, de deux à cinq heures, des chansons, puis la revue, à laquelle on ajoute des scènes au gré de l'actualité. Le répertoire des chansons est renouvelé, au moins en partie, quotidiennement. Il est évident que le *Départ des bleus*, la *Rouquine*, la *Marche des treize jours*, n'exigent pas de leur interprète un travail comparable à celui de la préparation du rôle de Ruy-Blas ou d'Alceste, mais le tragédien et le comédien ont plusieurs semaines pour composer leur personnage, tandis que le chanteur et la chanteuse de café-concert ne disposent guère que de vingt-quatre à quarante-huit heures pour s'habituer à dévider plaisamment un écheveau d'inepties, à jongler avec de lourdes grivoiseries, à souffler en bulles d'épaisses allusions. Somme toute, l'artiste des music-halls travaille autant, sinon plus, que l'artiste lyrique ou dramatique, et sa journée n'est pas moins chargée.

Beaucoup d'artistes de café-concert ont, en dehors de leurs occupations et préoccupations personnelles, des devoirs de pères et de mères de famille à remplir, et ils les remplissent fort bien. Il serait téméraire de dire que la vertu remontant au ciel prendra son dernier essor sur les courtines d'une divette de music-hall, mais quiconque laissant dans leur étui les vieilles bécicles du préjugé, se donnera la peine d'observer à l'œil nu les mœurs moyennes du monde des cafés-concerts et de les comparer à celles de la société vivant en deçà de la rampe, ne constatera que de bien faibles différences. Le doyen des directeurs de cafés-concerts, M. Ducarre, qui dirige depuis vingt-deux ans les Ambassadeurs (page 101), depuis quinze ans l'Alcazar d'Été, connaît mieux que personne les artistes de la chansonnette : il vous dirait qu'ils sont de grands enfants et de bons enfants.

Le petit carnet-memento d'engagements de M. Ducarre est un document précieux, véritable livre d'or sur les pages duquel figurent les noms de toutes les étoiles célèbres du dernier quart de siècle et aussi les chiffres de leurs appointements avant, pendant et après la vogue. Après la vogue, car parmi les étoiles il y a des météores !... Les derniers noms inscrits sont ceux de Mesdames Yvette Guilbert, Duclerc, Brissot, Jane Mary, Lise Fleuron, Deroy ; de MM. Bourguès, Sulbac, Plébins, Raïter, Le Jal, Daras, engagés pour la présente saison d'été aux Ambassadeurs ; et de Mesdames Fougère, Grillon, Gaudet, Verly, Miette, la nouvelle Patti, la petite Fernande ; de MM. Polin, Maurel, Mathias, Yvain, Baldy, Amelet, Perrier, qui chantent depuis l'ouverture à l'Alcazar d'Été.

Semeurs d'étoiles aussi, MM. Marchand, directeur de l'Eldorado, des Folies-Bergère et de la Scala ; Debasta, directeur de Parisiana et de l'Horloge (page 103) ; Nunès, directeur de la Cigale ; Oller, fondateur de l'Olympia, directeur du Jardin de Paris et du Moulin-Rouge (page 105). A Parisiana et à l'Horloge brillent Fragon, Vaunel, Reschal, Mevisto, Albens ; Mes-

dames Duparc, Irène Henry, Edmée Lescot, Dufay, Abdala, Chalon, Montchamont, Bianca, Mazedier, Claude Roger, Luce Marsay. A l'Eldorado : Villé, Clovis, Marius Richard, Mathias, Chambot, Poquelin, Girault, Eugenio, Ducreux, Giralduc ; Mesdames Lekain, Stelly, Larive, Brihot, Ferté, Darcy. A la



ANNA THIBAUT (DE LA SCALA) CHEZ ELLE.



Scala, autour de l'incomparable divette Anna Held : Libert, Marien, Portal, Baldy, Chavat-Girier ; Mesdames Delly-Mô, Guitty, Renée d'Autin, Lancy, Camille Stefani, Nadège ; à la Scala encore : Gilberte (page 112), Lidia (page 110) et les grandes étoiles Yvette Guilbert et Anna Thibaud. Au Concert-Parisien : Teste, Leinat, Mayol, Sirvault, Dranem, Bressol, Garçon ; Mesdames Damoye, Davelane, Lucilly, Rosensteel, Mignot, Lannier, Tessier, Walsy. A la Cigale (page 112) : le charmant

Figaro de la revue *On dira des bêtises*, Mademoiselle Lanthénay. Au Concert-Européen : Velly, Frémy, Hervé, Joyeux, Caron, Laroche ; Mesdames Duverneuil, Cocyte, Méaly, Bertholy, Rhamy, Briant, Petit, Metz, Olivette, Mercy. A la Gaité-Rochecrouart : Claudius, Caudieux, Brunet, Favart, Rénard, Rossien, Gaëtan ; Mesdames Darbel, Lange, Debernay, Gonzalès, Bossy, Violetti. A l'Olympia, Micheline ; aux Folies-Bergère, Rolin, Liane de Pougy, les sœurs Barrison.



LES SISTERS BARRISON, AUX FOLIES-BERGÈRE, CHANGEMENT DE COSTUME.

Les sœurs Barrison (page 109), ces jolis pantins blonds et roses, dont l'aînée, Lona (page 111), a vingt ans, ont toutes débuté à New-York lorsqu'elles n'étaient encore que des bébés. Avant de se produire dans les music-halls, les deux aînées ont joué par tous les Etats-Unis le répertoire de Dumas, Sardou et Belot ; les autres ont créé en Amérique et en Angleterre des petites comédies de salon écrites par leur impresario M. Fléron. C'est depuis deux ans que les sœurs Barrison, parties du Trocadéro de Chicago, où elles se firent remarquer pendant l'Exposition dans le genre nouveau qu'elles ont adopté, parcourent les scènes des grands music-halls d'Europe. Elles parurent d'abord à Paris pendant la saison de 1894, aux Folies-Bergère, et on se rappelle avec quel succès. A leur tour Berlin, Vienne les applaudirent, mais ce sont les Parisiens que préférèrent les petites Barrison, et Londres, Buda-Pesth, Pétersbourg, qui les appellent, pourraient bien les attendre encore longtemps.

Une autre enfant gâtée de Paris, c'est Anna Held (page 101), qui accomplit le miracle de briller sur la scène où passe Yvette Guilbert. Il n'y a pas bien longtemps qu'Anna Held naquit à Paris, tout près de ces boulevards d'où rayonne aujourd'hui par le monde sa renommée de grande étoile. La chanteuse est douée d'une voix limpide et très caressante ; la comédienne a la diction nette, le geste très juste, l'allusion, le sourire et les silences presque innocents, ce qui est le comble de l'art en grivoiserie ; la femme est belle, d'une beauté un peu sauvage de faunesse que lui donnent quelques gouttes de sang polonais, et surtout langoureuse, avec des finesses de joli saxe. Madame Anna Held qui, avant d'entrer au théâtre, cultivait les belles-lettres, pourrait écrire des romans : quand elle publiera ses mémoires, nous saurons peut-être si elle en a vécu. Comme elle parle l'anglais, l'allemand, le russe aussi correctement que le français, elle s'amusa à aller jouer la comédie à l'étranger avant de charmer ses compatriotes. A la suite de très heureux débuts à Londres, au Princess-Theatre, elle alla cueillir des lauriers sur quelques

grandes scènes de l'étranger et elle acceptait, il y a quatre ans, un engagement à Paris, à l'Eldorado, puis à la Scala.

Mesdames Anna Held, Gilberte, Lidia doivent l'éclat de leur renommée autant à la grâce dont la nature les a douées qu'à leur esprit, à leur fantaisie et à leur talent ; mais plus encore par les qualités naturelles qu'elle possède aussi à un degré éminent. Madame Anna Thibaud (page 108) a conquis par l'étude d'un art plus sérieux, par un talent sinon plus délicat, peut-être plus rare, la faveur du public, et elle est aujourd'hui sans rivale dans le genre de chansons qu'elle a créées. Elle sait nous prouver que l'étoile de café-concert peut devenir une artiste à rendre jalouses beaucoup de celles qui brillent sur les vrais théâtres ; et son camarade M. Libert (page 106) arrive, par des moyens tout différents, au même résultat, si bien que tels et tels comiques de nos scènes de vaudevilles pourraient s'instruire à son école.

Mais que dire de Madame Yvette Guilbert (page 107) ? N'allez pas seulement l'entendre au café-concert où d'une gaudriole elle fait une œuvre d'art, ne vous attardez pas aux séductions étranges de cette troublante fée aux cheveux roux, aux toilettes lunaires, aux longs bras gantés de noir, au regard surnaturel, à la silhouette anguleuse ou ondoyante, impalpable, fugace, décevante : regardez-la ou écoutez-la dans un salon ou chez Bodinier, lorsqu'elle y va chanter Xanrof ou Bruant, et vous conviendrez que Madame Yvette Guilbert est une très grande artiste.

Nous voilà bien loin du café-concert des Bateaux-Parisiens (page 104), où débute peut-être aujourd'hui, devant une noce et un public de cyclistes et de canotiers, la Valti de demain ou le Polin de l'année prochaine ; bien loin du « Grand Concert du Pavillon rose » (page 104) — petit hangar, estrade, piano, girandoles et lanternes vénitiennes — que son programme affirme bravement « la plus belle terrasse du quai », avec la promesse d'un « programme des plus variés par les artistes des principaux concerts de Paris » et cette étonnante mention : « English spoken ».

Or, il paraît que l'affiche du beuglant où l'on parle la langue



de Shakespeare ne ment pas lorsqu'elle proclame en tête de sa liste d'étoiles : « Succès! succès! » Les petits cafés-concerts prennent aux grands leur clientèle et ceux-ci font recette au détriment des théâtres, surtout depuis qu'ils détaillent la revue et la comédie à bon marché. L'an dernier, par exemple, tandis que

les recettes des théâtres de Paris dépassaient à peine vingt millions, celles de ses 274 music-halls, cafés-concerts, bastringues et guinguettes atteignaient facilement le chiffre de neuf millions et demi. Tout finit par des chansons, même l'art dramatique.

CHARLES DAUZATS.

## La Musique de Café-Concert

Y a-t-il une musique de café-concert, comme il y a une musique d'opéra, d'opéra-comique ou de symphonie? En un mot, la musique que l'on entend dans ces établissements, a-t-elle son caractère propre, son style particulier?

A vrai dire, il serait tout aussi difficile de définir le genre spécial de la musique de café-concert, que celui de la musique d'opéra. Là aussi, il y a eu une complète évolution, qui a singulièrement modifié le répertoire en honneur, à l'origine des cafés-concerts. Seulement, l'évolution s'est faite, au café-concert, dans un sens diamétralement opposé à celui qu'elle a suivi dans nos théâtres lyriques. Tandis que dans ceux-ci, le drame symbolique de Wagner tendait à affranchir la musique dramatique des formes consacrées, pour atteindre à un idéal, très élevé sans doute, mais souvent entaché d'obscurité, où les procédés sont trop compliqués pour être compris de la foule, la romance sentimentale et le couplet simplement égrillard de nos pères cédaient la place à la chanson ordurière, au refrain tristement canaille, dont tout l'effet réside dans le mot obscène, longuement traîné sur les dernières notes, que doit glapir une voix enrouée, en ton de complainte, morne et monotone.

Quelle est l'origine du café-concert? Il est fort difficile de fixer une date. Sans doute, de tout temps, il y a eu des musiciens et des chanteurs ambulants, qui venaient, dans les cabarets, distraire la foule des consommateurs et faire la quête après chaque morceau. C'est ainsi qu'au commencement de ce siècle, une jolie fille, nommée Fanchon, venait chanter, en s'accompagnant sur la vielle, les couplets de Collé, de Piron et de l'abbé de Lattaignant, dans les restaurants à la mode, le café Bancelin et le Cadran-Bleu, au boulevard du Temple. Elle amassa trente mille livres de rentes, dit-on, à se faire entendre ainsi.

Il y avait aussi, à cette époque, également au boulevard du Temple, le café Bosquet, où l'on chantait des ariettes. On pourrait citer encore le Waux-Hall, que Torrè, célèbre artificier du temps de Louis XVI, avait installé, à l'instar de celui de Londres, au boulevard Saint-Martin, et où il attirait la foule par des feux d'artifice, auxquels il ajoutait l'attrait de pantomimes et d'ariettes chantées par des artistes italiens.

Faut-il voir, dans ces tentatives, l'embryon de nos cafés-concerts? Les Goguettes, où des chanteurs ambulants, ou même de simples amateurs viennent égayer les buveurs de vin bleu ou d'eau-de-vie frelatée, ont certainement précédé le café-concert. Un jour, un cabaretier, plus avisé que ses concurrents, eut sans doute l'idée de s'attacher une de ces troupes nomades et de l'installer sur une estrade, en plein vent, en tendant une corde, en guise de barrière, pour protéger, de la foule, l'emplacement réservé à sa clientèle. Tels furent les humbles commencements de ces somptueux cafés-concerts des Champs-Élysées, où les places coûtent aujourd'hui aussi cher

que dans les plus beaux théâtres, et dont les étoiles touchent des appointements, réservés jadis aux premiers sujets de l'Opéra.

C'était un des grands plaisirs de mon enfance d'aller, avec mes cousins et mes cousines, sous l'escorte de nos bonnes, voir et entendre, à la corde, les belles dames, en robes de bal, qui, en été, remplissaient des éclats de leurs voix vinaigrées les échos de la promenade à la mode.

Plus tard, lorsque je fus mis en pension, je continuai à fréquenter le café-concert, sous la conduite d'un pion, qui, les jours de sortie, me menait, avec deux ou trois de mes camarades, passer la soirée au Casino-Français, situé au deuxième étage, dans la galerie Montpensier, au Palais-Royal, près du Café Hollandais.

Ceci demande explication : à peine âgé de dix ans, j'avais été interné dans une petite pension — *Education de famille* — qui comptait à peine une quinzaine d'élèves. Chaque dimanche, je voyais d'un œil d'envie mes petits camarades sortir avec leurs parents, qui venaient les chercher; mais moi, j'avais eu le malheur de perdre ma mère, et je restais trop souvent à la pension, les jours de congé, avec deux ou trois « pays chauds », comme nous appelions ceux qui avaient été envoyés des colonies pour faire leur éducation à Paris.

L'unique pion de cette étonnante pension avait sans doute

des accointances avec quelque pensionnaire du Casino-Français, car il nous menait, régulièrement, chaque dimanche, passer la soirée dans cet établissement, dont il semblait connaître tout le personnel. On nous servait, à chacun, un petit verre de cerises à l'eau-de-vie, tandis que notre mentor humait un *maçagran*, à une table tout près du pianiste, causant familièrement, entre chaque *numéro*, avec les artistes, serrant la main au comique, un petit bossu, nommé Müller, qui faisait notre joie avec la *Distribution des Prix*, chansonnette mêlée de parlé, où il recommandait à Fanchon Moutonnet « de ne pas mettre ses doigts dans son nez », en venant recevoir sa couronne. Cette innocente plaisanterie mettait en joie toute la salle, et, comme vous pensez, nous n'étions pas les moins enthousiastes à rappeler ce précurseur de Chaillet, le petit bossu parisien, naguères célèbre.

Müller n'apparaissait qu'une fois dans la soirée, du moins pour nous; car, l'arrivée du garçon, criant : « Renouvelez les consommations! » était le signal du départ. Il était, du reste, neuf heures, et nous rentrions au pas de course, à la pension, qui était située au faubourg du Roule. Nous

grimpons, haletants, l'escalier qui menait au dortoir, et nous nous couchions prestement, en silence, pour ne pas réveiller les élèves ramenés, par leurs familles, à huit heures et demie.

Pour nous, nous ne soufflions mot de ces escapades hebdomadaires, sur lesquelles nous avions pris l'engagement d'honneur, vis-à-vis de notre maître, de garder le silence le plus absolu. Bien mieux, nous lui donnions consciencieusement notre *semaine*, qui se montait bien à la somme de cinquante



LIDIA A LA SCALA.



centimes, pour le remboursement de notre petit verre de cerises.

C'est ainsi que je fis la connaissance de tout le répertoire des romances sentimentales d'Abadie, de Léopold Amat, de Paul Henrion, faisant contraste avec les grands airs d'opéras, entonnés par de futurs Falcons de province, ou par de beaux barytons à barbes noires, sans compter les rustiques chansons de Pierre Dupont et les chansonnettes comiques de Chaudesai-gues.

La musique du café-chantant était alors celle que l'on faisait dans les concerts de la salle Herz ou dans les salons. L'élément gai y figurait à l'état d'exception, sous la forme d'une chansonnette comique, ou de couplets, qui passaient alors pour légers, et qui aujourd'hui paraîtraient bien anodins, à côté des obscénités de la chanson moderne.

La plus jeune pensionnaire du Casino-Français était Mademoiselle Cico, à peine âgée de douze ou treize ans, qui devait plus tard créer le principal rôle de *Lalla-Rouck* à l'Opéra-Comique. Qu'elle nous semblait jolie, avec ses grands yeux bleus étonnés, ses longues tresses pendantes dans le dos, et sa robe courte découvrant le bas de ses jambes grêles ! Au refrain de sa chanson : « Le Château-Rouge, mes amis, c'est le rendez-vous de tout Paris », elle dansait un petit cancan de famille, qui troublait singulièrement notre imagination enfantine et amenait une légère rougeur sur nos jeunes fronts.

Et cependant, nos chastes oreilles de gamins de dix ans pouvaient bien entendre le répertoire du Casino-Français, et, à vrai dire, notre pauvre pion n'était pas aussi répréhensible qu'il nous semblait, de remplacer l'étude du soir par une petite excursion dans cet Eden musical, que nous considérions comme un lieu de perdution et de délices inavouables.

Sorti du collège, je faisais d'assez fréquentes stations dans les cafés-concerts, plus accessibles à ma bourse que les théâtres. Je partageais mes soirées entre le café Mulhouse, au Palais Bonne-Nouvelle, où Darcier chantait le *Bataillon de la Moselle*, et le café du Géant, au boulevard du Temple, où Marie Sax préludait à ses succès du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra, en chantant le grand air de *la Juive* : « Il va venir ! »

La chanson burlesque, au rythme endiablé, aux éclats de voix tonitruants, fut une invention de Joseph Kelm, qui, avec la complainte du *Sire de Framboisy*, dont Laurent de Rillé avait composé la musique, sur une sorte de fanfare de chasse, fit courir tout Paris aux Folies-Meyer, devenues plus tard les Folies-Nouvelles, puis le Théâtre-Déjazet. Un autre grand succès de Joseph Kelm fut le *Docteur Isambart*, dont le motif peu distingué, mais très entraînant, était vociféré par sa voix de stentor, qui dominait les cuivres et la grosse caisse déchainés à l'orchestre.

Joseph Kelm fit école ; mais les malheureux qui s'essayaient à l'imiter, n'arrivaient qu'à y cracher leurs poumons. Joseph Kelm, avec ses petits yeux à fleur de tête, clignotant dans un visage au nez camard et à la bouche fendue jusqu'aux oreilles, au cou de taureau, à la stature de géant, s'imposait au public par l'énormité hideuse de sa personne et la sonorité bestiale de sa voix.

L'ère des insanités et des incohérences allait s'ouvrir toute grande avec Thérèse, à l'Alcazar. La foule salua, comme la révélation d'un art nouveau, ces ineptes chansons de la *Femme à barbe* et de la *Gardeuse d'ours*. L'argot de barrière s'introduisait déjà dans les couplets, exempts encore des obscénités, qui en font aujourd'hui le principal agrément. Quant à la musique, elle affectait le même débraillé que les paroles ; mais, dans son allure canaille, elle gardait encore le rythme déluré de la vieille chanson française, disparu, hélas, pour faire place à la navrante psalmodie de la complainte du pochard.

Avec Thérèse, le grotesque succédait au comique, la grimace remplaçait le jeu de la physionomie, le coup de gueule — qu'on me pardonne l'expression — faisait oublier le charme de la voix. Car, il faut bien l'avouer, Thérèse avait naturellement une voix d'un timbre très sympathique, et d'une souplesse remarquable. Elle exécutait certains *grupetti* avec une correction d'autant plus extraordinaire, qu'elle n'avait jamais étudié l'art du chant. Vous rappelez-vous avec quelle adresse elle chantait les *Tyroliennes* ?

Avant d'aborder le genre excentrique, elle s'était essayée dans la romance sentimentale sans succès, ce qui l'avait décidée à tenter autre chose pour forcer l'attention du public.

L'engouement pour Thérèse et pour son répertoire d'insanités devait amener, peu à peu, la farce épileptique, en honneur actuellement au café-concert. Les paroles ne sont plus qu'une suite de plates plaisanteries ou de grossières équivoques, débitées sur une musique au rythme de marche, ce qui permet aux chanteurs de se promener en cadence pendant le refrain.

C'est Paulus qui le premier eut l'idée de marquer le pas en chantant : *En rev'nant de la revue*. Du reste, cette chanson est très amusante, et la musique pimpante de Desormes est lestement tournée. S'il n'y avait que des chansons comme celle-là, je serais plus indulgent pour le répertoire des cafés-concerts. Le



LONA BARRISON, AUX FOLIES-BERGÈRE.

*Père la Victoire*, avec son motif entraînant de pas redoublé, a également obtenu un succès pleinement justifié. L'auteur est M. Ganne, qui a fait de sérieuses études au Conservatoire, dans la classe de M. Massenet, et qui ne doit pas être confondu avec les fournisseurs ordinaires de cafés-concerts.

Aux noms de MM. Desormes et Ganne, je pourrais ajouter celui de M. Marietti, l'auteur de la jolie romance *la Promise*, sous-chef des chœurs à l'Opéra-Comique.

Les autres compositeurs de chansons de café-concert sont à peu près inconnus, même des habitués de ces établissements. Ce sont, à vrai dire, de simples arrangeurs de motifs plus ou moins connus. Beaucoup d'auteurs de paroles, comme MM. Xanrof, Aristide Bruant, Jules Jouy, adaptent eux-mêmes, à leurs chansons, un motif quelconque, souvent une simple réminiscence, qui au moins ne dérange pas la prosodie de leurs vers, trop rarement respectée par les musiciens.

Chaque compositeur a sa spécialité : M. Spencer, qui, m'a-t-on assuré, a écrit la musique de plus de trois mille chansons, excelle dans les scies ; M. Gangloff, l'auteur de *la Boîteuse*, se laisse facilement entraîner par le rythme de la valse ; M. Chaudoir préfère le mouvement de marche militaire ; M. Doria, avec la *Chanson des blés d'or*, fait vibrer la note naïvement sentimentale ; M. Henri Lulo démarque les chansons anglaises, tandis que M. Delormel s'empare du motif d'une romance bien connue : « Sous les ormeaux », pour l'adapter à sa *Gigolette*.

Je pourrais encore citer MM. Georges Charton, Paul Courtois, Maquis, Marcel Legay, qui travaillent pour les cafés-concerts, sans grande gloire, à vrai dire, mais non pas sans profit.

Une chanson n'a, d'ailleurs, du succès, que lorsqu'elle est interprétée par un artiste en renom. Comme certains emplois, au théâtre, sont encore désignés sous l'appellation des grands artistes qui s'y distinguèrent, tels que les Nourrit, les Duprez, les Gavaudan, les Trial, les Falcon, les Stolz, les Dugazon, chaque genre au café-concert, a pris le nom de celui ou de celle qui l'a créé. On dit d'un homme : il chante les Paulus, les Libert, les Bourguès ou les Polin ; d'une femme : elle chante les Amiati, les Yvette Guilbert.

Chaque chanteur un peu en vue a son répertoire spécial et son éditeur privilégié. Le répertoire de Paulus est le plus connu.

Bourguès, Ouvrard et Clovis ont la spécialité des chansons d'ivrognes ; Libert a inauguré le type des jeunes abrutis, avec *l'Amant d'Amanda* et *Je m'appelle Popol*. Puis, Bruant est venu célébrer le monde des souteneurs et des escarpes dans *Les P'tits Joyeux*, le *Bois de Boulogne*, *Saint-Lazare*, *Saint-Ouen*.

Dans un ordre plus élevé, Villé, un descendant de Darcier, détaille merveilleusement les vieilles chansons de Béranger et de Loïsa Puget. C'est lui qui eut l'idée des vendredis classiques de l'Eden-Concert. Celui-là est un véritable artiste, spirituel,



délicat, en même temps que pathétique et émouvant. Il faut l'entendre chanter *la Fournaise* ou *le Vin bleu*, pour apprécier son remarquable talent. On le sent également doué d'un sentiment musical très affiné, par la façon dont il observe les nuances et l'habileté avec laquelle il conduit sa voix.

Je ne dois pas oublier Polin, très nature dans ses chansons de pioupiau, qu'il chante en uniforme, et qui sait, par la variété de son expressif débit, mêler la note sentimentale aux éclats de sa bonne humeur sans prétention.

La chanson patriotique est représentée par Marius Richard, dont la voix de tonnerre soulève l'enthousiasme des auditeurs chauvins, avec *Allons à Moscou* ou *C'est la France qui passe* !

Le genre de Thérèse a été exploité, depuis qu'elle a pris sa retraite, par Mesdemoiselles Amiat et Paula Brébion. Puis, voici les *gommeuses*, Violette, Valt, Derly, Polaire, qui exhibent des toilettes abracadabrantes, pour hurler des rengaines ineptes : telles que *Max ! Max ! le Baptême du petit Gage*, etc.

Je puis encore citer : Bonnaire, aujourd'hui mariée, qui habite un superbe hôtel, à Paris; Cassive, qui a longtemps chanté à l'*Eden-Concert*, avant d'aborder l'opérette; Gilberte, qui débuta au *Concert du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans les paysanneries; Duclerc, qui a quitté le café-concert pour devenir directrice d'un cabaret artistique; Aimée Eymard, une fort jolie femme, qui, après s'être fait connaître dans les cafés-concerts, parut un moment sur les scènes des Nouveautés et du Nouveau-Théâtre, pour retourner au concert qui paie mieux que le théâtre.

Est-il besoin de parler de Judic ? On peut affirmer que depuis Thérèse, et avant l'apparition d'Yvette Guilbert, cette fine diseuse était réellement la première chanteuse de café-concert. Aucune ne détaille le couplet, ne souligne le sous-entendu, avec cette malice, ces réticences, qui ont fait sa réputation.

Yvette Guilbert, qui brille aujourd'hui en tête de la pléiade des étoiles de café-concert, a complètement révolutionné la façon d'interpréter la chanson. Elle possède l'art de faire passer des énormités par la nonchalance avec laquelle elle les débite. Sa voix traînante et d'un timbre monotone ajoute à l'inconscience apparente, qu'elle semble mettre à annoncer les couplets les plus risqués.

Le cadre de cet article, ne me permet pas de parler des cabarets artistiques, qu'il ne faut pas confondre avec les cafés-concerts.

Le niveau des chansons qu'on entend au *Chat Noir* ou aux *Tréteaux de Tabarin*, est infiniment plus élevé que celui des chansons de café-concert. Pour ce qui est de la musique, les chansonniers-poètes, qui y paient de leur personne, adaptent au moins à leurs vers des mélodies qui en respectent la prosodie, et dont quelques-unes ne manquent pas d'agrément. Pour accompagner les tableaux pittoresques des légendes, telles que la *Marche à l'Etoile* ou *Sainte-Genève*, M. Fragerolle a écrit de petites partitions, d'une grâce naïve et charmante, qui décèlent une véritable nature d'artiste.

Je reviens à la musique de café-concert; on pourrait dire qu'elle est à la vraie musique ce que la caricature est à la peinture. C'est par la déformation du dessin mélodique, le heurt des rythmes violents, la brutalité du cri remplaçant la voix, l'excès de sonorité des instruments qui l'accompagnent, que la chanson de café-concert arrive à produire son effet sur le public abruti, qui se complait à ce genre de distraction. A l'attrait des obscénités et des grossièretés qui flattent sa bestialité, vient s'ajouter celui du sans-gêne, dont on jouit dans ces établissements, où l'on peut garder son chapeau sur la tête et fumer, tout en dégustant un bock; où, grisé par l'atmosphère

nauséabonde du tabac et des consommations, on peut reprendre en chœur le refrain idiot, que vocifère le chanteur, avec l'excitation nerveuse qu'y ajoutent les cuivres, la grosse caisse et le tambour. Les chansons de café-concert sont certainement la principale cause de la dépravation du goût musical en France, et ceux qui ont gardé quelque souci de l'état moral de la nation et de son développement intellectuel, ne peuvent qu'être profondément attristés du succès toujours croissant de ces grossières inepties, qui se propagent avec la rapidité d'une maladie épidémique et arrivent, pour ainsi dire instantanément, à la popularité que n'atteignent pas toujours, en de longues années, de véritables œuvres d'art.

Berlioz appelait les

théâtres, les mauvais lieux de la musique; comment aurait-il qualifié les cafés-concerts ?

VICTORIN JONCIÈRES.

(Cliches H. Mairet, Photographie Nouvelle.)



GILBERTE, A LA CIGALE.



LANTHENAY ET LES SIX PAGES DU « FIGARO », A LA CIGALE.



FERDINAND BAC



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

QUADRILLE DES DEMI-VIERGES.

Typographie BOUSSOD, VALADON et C<sup>ie</sup>.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1896.









LE CHAT NOIR.

## CABARETS de MONTMARTRE

**J**e sais bien que le terme *moi* est haïssable (pas tant cependant que le mois du terme), pourtant je demanderai la permission de rappeler un souvenir personnel qui sera une indication précieuse du trouble jeté par la fondation du Chat Noir, en 1882, dans l'esprit de la jeunesse de Montmartre.

Je faisais alors mes études au collège Rollin, avenue Trudaine, et (pardon si des pleurs mouillent ma paupière à ce doux souvenir), je donnais les plus grandes espérances à ma famille.

Hélas ! — Des environs lointains du Panthéon, un homme vint un jour, qui portait une barbe de Méphistophélès, s'installer sur le tranquille boulevard Rochechouart, derrière le collège Rollin, dans une petite boutique meublée de chaises massives et de tables Louis XIII, et ornée d'une amusante enseigne en zinc découpé qui montrait une lune grimaçant sous les pattes irrévérencieuses d'un chat noir.

Un soir, je franchis son seuil. Je m'assis sur les chaises Louis XIII, dont le bois sembla moelleux à ma joie; je vis de près le maître de la maison, le seigneur Salis, dont le gilet m'éblouit (un gilet de soie japonaise, bleu de ciel, où couraient de gros roseaux d'or broché; j'en cligne encore des yeux rien que d'y penser!). — Bien plus : le cabaretier-gentilhomme m'adressa la parole et daigna s'enquérir, avec une courtoisie qui me gêna terriblement, « de ce dans quoi il plairait à ma Seigneurie intellectuelle de noyer sa soif ! » Je pus contempler, dans la gloire des fumées nuageuses, les membres de la mystérieuse confrérie des « Hydropathes ». Et quand, selon la mode des anciennes goguettes, quelques-uns d'entre eux, sur les invites de Salis, daignèrent se lever de leur place et dire ou chanter leurs œuvres, je ressentis une de ces émotions qui décident de la vie d'un homme...

Dès le lendemain, sur les marges augustes du *Selectæ profanis*, je m'essayais à aligner mes premières rimes... Hélas ! hélas ! Ma famille allait bientôt connaître le désespoir, — car renversant la mode de notre belle France, où tout finit par des chansons, — j'allais commencer par là !

Bien d'autres que moi sentirent s'éveiller leur vocation à ces soirées du Chat Noir, dont l'effet était inoubliable. Sans autre décor que le fond sombre de l'étroit cabaret où le : *Parce, Domine...*, l'immense et si curieuse toile de Willette, mettait sa belle note claire, il y eut là d'admirables spectacles, sans programmes, sans préparation, — mais où le public et les poètes étaient si intimement mêlés, en si parfaite communion de sensations d'art, que tous vibraient à l'unisson, ceux-ci donnant toute leur âme ou toute leur fantaisie, ceux-là écoutant sans snobisme dédaigneux.

L'on entendait alors Goudeau, président des Hydropathes, prêcher la *Revanche des bêtes*; Rollinat, étrangement fantas-tique, chanter, avec de savants accompagnements, ses curieuses poésies; Jean Rameau, aux clairs yeux cruels et à la barbe frisée d'empereur assyrien, disait, d'une voix chantante, avec des gestes semblant fouetter un imaginaire cheval — Pégase, sans doute ? — des vers jolis et charmeurs; Haraucourt, plus

rarement, se faisait entendre, ainsi que Laurent Tailhade, d'une élégance raffinée et hautaine, comme ses vers. — Mais, encore plus que les poètes, les chansonniers triomphaient : car c'était une Chanson nouvelle qu'ils révélaient, plus audacieuse, plus parisienne que l'ancienne, celle du Caveau, que représentait seul Victor Meusy, son dernier rempart.

Etrange et brutale avec Camille de Sainte-Croix; ahurissante de folie avec Charles Cros, qui chantait imperturbablement l'histoire lamentable et stupéfiante, due à la collaboration d'E. Lepelletier, des amours d'une machine à coudre et d'un cerf-volant (!), la nouvelle Chanson trouvait avec Jules Jouy, le maître incontesté, des accents curieux, des coupes inédites, des rythmes heureux. Chaque jour, ce merveilleux producteur lançait une œuvre nouvelle, qu'il interprétait au piano, où il s'accompagnait nerveusement, lançant les mots d'une voix saccadée à travers ses dents serrées. — Puis ce fut Mac-Nab, dont le nom sec comme une cassure de branche morte évoque les gestes « en bois » et qui, passant du monologue à la chanson, entraîné dans le mouvement naissant, écrivit le *Bal de l'Hôtel de Ville*, le *Pendu*, l'*Expulsion des Princes*, dont le succès fut immense. — Bruant apparut aussi, amené par Jules Jouy; et il lança un soir une sorte de mélodie curieuse, brutale, en vers courts, sur un rythme facile à retenir : *A la Villette*. Le succès fut grand, et il put, sans l'épuiser, passer en revue toute l'armée de la misère vicieuse des quartiers excentriques : *A Ménilmontant*, *A Belleville*, *A la Glacière*, etc. (Voir un plan de Paris : Boulevards extérieurs).

La vogue venait; après avoir chanté entre amis seulement, le vendredi, après le dîner de fondation qui réunissait les anciens Hydropathes, les chansonniers se faisaient entendre tous les soirs, et le petit cabaret, trop plein par les chaudes soirées d'été, débordait sur le trottoir. En 1885, le Chat Noir déménagea. J'ai encore présente la vision du cortège baroque, dans la nuit, éclairé de torches, précédé d'un suisse en grande tenue et d'une fanfare improvisée; Salis, en préfet, conduisait quatre garçons, costumés en académiciens, portant le *Parce, Domine*; une voiture à bras contenait le reste du mobilier, empilé à la hâte, — et dans lequel on avait oublié une chaise, une chaise unique qui resta à l'ancienne boutique, et fut, telle une trophée, pendue au mur par le nouveau cabaretier, Bruant.

Mais le cortège arrive devant une coquette petite maison de la rue de Laval, l'ancien hôtel du peintre Stevens. Des auvents de bois ont été ajoutés; des verdure y grimpent légèrement; la porte cloutée, les ferronneries et les lanternes dessinées par Grasset, — de pures merveilles, — un vitrail philosophique de Willette, résumant autour du Veau d'or imperturbable la ronde des appétits et des douleurs modernes, — un chat noir auréolé d'une gloire dorée, donnent à la façade un aspect unique.

La petite troupe s'y engouffre; on essaie de la suivre; quelques audacieux, parmi lesquels je reconnais ce pauvre Guy de Maupassant, escaladent la fenêtre; Jean Lorrain, à qui on a fait la plaisanterie de dire que l'on devait être costumé, arrive en



chauve-souris (même il cassa pour soixante-sept francs de soucoupes et de verres qu'accrochaient ses ailes chaque fois qu'il passait près d'une table). Mais Salis remercie la foule en quelques mots bien sentis dont la péroraison se termine sur les joues d'une jolie personne qu'il embrasse au nom de tous, et la porte se ferme au nez des badauds, dont j'étais.

Depuis, elle s'est rouverte et largement. Tout-Paris a défilé dans la *Salle des Fêtes*, qui s'orna bientôt du Guignol doré, où furent joués de véritables chefs-d'œuvre en ombres chinoises, perfectionnées par le curieux artiste Henri Rivière. Le succès inoubliable de l'*Épopée*, de Caran d'Ache; de la *Tentation de saint Antoine*, de Rivière; de la *Nuit des Temps*, de Robida, présentées au public par Salis lui-même en d'inouïs boniments qu'il lançait d'une voix puissante, mais enrrouée et où nul ne l'égalait jamais, fut encore dépassé par celui de la *Marche à l'Étoile*, dont les tableaux étaient soulignés par la belle voix chaude et douce de Georges Fragerolles interprétant sa musique, et de l'*Enfant prodigue*, où Rivière obtint ses plus beaux effets.

Cependant les chansonniers et les poètes restaient toujours le grand attrait des entr'actes; aux anciens, de nouveaux s'ajoutèrent, tel Maurice Donnay, l'exquis auteur de *Phryné*, d'*Aïlleurs* et, depuis, d'*Amants*; alors comptable chez un quincaillier, il vint révéler la blague adorable de ses vers où l'esprit montant sur les sommets du lyrisme retombe sans transition au terre-à-terre des trivialités, obtenant ainsi cet effet curieux qu'une jolie femme baptisait un jour devant moi : « les montagnes russes de l'esprit ».

Le Chat Noir, où passèrent les noms les plus célèbres, grandissait chaque jour, et même des princesses venaient y applaudir les jeunes bardes. (Nora. — L'une d'elles, une Russe, n'a-t-elle pas constaté, après une récente visite au Chat Noir, que la belle fourrure blanche qu'elle avait confiée au vestiaire avait été privée d'une longue mèche ? Elle a sans doute accusé l'impéritie d'un garçon ? — Qu'elle se détrompe : c'est un poète qu'elle a trop applaudi qui est le coupable. Il porte la mèche de fourrure sur son cœur, en un médaillon d'or, en souvenir d'elle. — Mais j'ai juré de taire son nom !)

A ces belles fréquentations dont il s'honore, le Chat Noir a pris les usages du monde, il a un répertoire de salon : « le Chat Noir blanc », comme dit Salis ; — finis, les effarements causés par la fantaisie de ses premières apparitions dans les soirées, alors que Jules Jouy arrivait toujours inénarrablement crotté, et que Tinchaut, le poète accompagnateur au nez ponceau et au gilet assorti, cherchait d'un œil inquiet sous le piano, tout en tapotant l'ivoire, « ous' qu'était le crachoir ? »

Parmi ses plus récents chansonniers, on a compté des fils de famille, entraînés par une irrésistible vocation. — tel Ferny, le correct et froid chanteur de l'*Alibi* et de l'*Ecrasé*; tel le docteur Montoya, chantant ses romances d'une voix alanguie où les consonnes doivent être bien jalouses du sort qu'il fait aux voyelles et qui, fermant à demi les yeux aux câlineries de sa musique, en suit le rythme en se levant sur la pointe des pieds quand il enfle la voix.

De l'ancienne tradition, je vois le poète Goudezki, un bohème à tête carrée, rougeaude et blonde, au manteau de roulier, affectant dans sa diction lente, monotone, ennuyée, un brutal dédain du public; Donnay, qu'il imite aussi en ses vers, avait un peu de cette insolence d'allures, mais spirituellement corrigée par le sourire aimable et la voix charmeuse. Goudezki, c'est le paysan du Danube; Donnay, celui du *Danube bleu*.

Plus curieux, est le dernier venu, Jehan Rictus, étrangement poignant avec sa tête de Christ douloureux, les yeux souffreteux, les épaules rentrées, la voix plaintive de poitrinaire; un pauvre diable qui fit les plus durs métiers pour vivre, fut porteur aux Halles, déménageur, — que sais-je ? — et vient de trouver le succès avec ses poignants et douloureux *Soliloques du pauvre*,

qu'il résume lui-même dans ces deux vers terribles, comme une sinistre prophétie :

« J'suis l'homme modern' qui pouss' sa plainte,  
Et vous savez bien qu'j'ai raison ! »

Et sur les riches et les heureux venus au *Chat Noir* pour rire une stupeur inquiète passe, à entendre cette voix de l'abîme, à voir ce famélique précurseur des demains menaçants...



LE CARILLON.

Cependant, la Chanson nouvelle agrandi et pris de l'essor. Elle a voltigé sur les lèvres, s'est envolée par tout Montmartre au joyeux coup d'aile des refrains, et partout où elle s'est posée, sont nés de nouveaux temples où débutent maintenant les jeunes, — car le Chat Noir, qui va déménager encore, s'agrandir, devenir théâtre, appliquer à ses ombres les progrès scientifiques du

cinématographe, est devenu l'Académie des Chansonniers et n'accueille plus que ceux qui sont arrivés.

D'abord dans l'ancien local du Chat Noir, Bruant s'est installé et a fait fortune par une voie toute opposée à celle qu'a suivie son prédécesseur. Salis appelait les clients « Messigneurs » ou « Gentilshommes », — lui, les qualifia de vocables injurieux que je ne voudrais point mettre dans le bec de ma plume qui est bien élevée. Les initiés se faisaient un malin plaisir d'amener là des provinciaux non prévenus, dont les mines effarées étaient inénarrables, — et je connais un neveu à héritage qui y conduisit son oncle apoplectique, lequel ne survécut point trois jours à la colère qu'il y prit.

Aujourd'hui, la fortune venue, Bruant passe presque tout son temps avec la *maman*, qu'il adore, là-bas, en Bourgogne, à Courtenay, cependant qu'un de ses anciens employés, qui a fini par se croire assez de talent pour faire concurrence à son maître, costumé comme Bruant, rasé comme Bruant, a, rue Pigalle, son cabaret, comme Bruant, où il s'annonce pompeusement ALEXANDRE, LE SEUL ÉLÈVE DE BRUANT ! Excepté l'esprit, le talent, l'observation, et quelques autres choses, c'est tout à fait ça !

D'autres établissements se rapprochent plus de la tradition du Chat Noir. Par exemple, Henri Martin, un passionné de vieilles chansons, a créé le *Conservatoire de Montmartre*; établissement curieux, construit « sur les plans exacts de la fa-meuse abbaye de Montmartre au XI<sup>e</sup> siècle », et décoré de reproductions très intéressantes des oriflammes, drapeaux et bannières des anciennes corporations chantantes.

Là, point de note grossière : beaucoup de chansons d'autrefois, quelques-unes d'aujourd'hui, soigneusement choisies, et mises en ombres par Lemot; des piécettes du curieux peintre Grün, J., et, pour les entr'actes, encore des chansonniers.

A vrai dire, vous entendrez parfois ici le même que vous aurez applaudi une heure avant au Chat Noir, M. Joyeux par exemple; ou que vous entendrez une heure après au *Carillon*, comme M. Trimouillat, dont la physionomie curieuse ne s'oublie pas assez facilement pour que vous puissiez croire vous être trompé.

A l'instar des six figurants représentant une armée, les chansonniers de Montmartre font nombre en se montrant en une seule soirée dans plusieurs cabarets, à moins qu'ils ne puissent, — c'est leur rêve, — s'immobiliser dans l'un comme patron.

Mais peu réussissent comme Bruant : en 1893, par exemple, le Carillon fut fondé au coin de la cité Milton, en l'ancien hôtel de Chevandier de Valdrôme, par Georges Tiercy, ancien chanteur de concert, qui avait trouvé la vogue à mettre habilement en relief un masque simiesque et glabre, où l'œil reste immuable sous la paupière mobile, cependant que la bouche grimace, rapide et exagérée, et que la voix suraiguë imite l'organe de vieilles concierges, ordinaire sujet de ses chansons.

Malgré le succès personnel qu'obtenait chaque soir le chansonnier-directeur dans son *Opéra*, une amusante parodie où il était inimitable, il dut céder son établissement, — qui fut heu-



reusement repris par un délicat poète, M. Bertrand Millanvoye, lequel a su faire du Carillon une des premières maisons de Montmartre, en y créant un spectacle artistique, original et charmant dont le clou est les *Assises du Carillon*, — une formule de Revue aussi neuve qu'heureuse. — Trois compères siégeant, en robe noire et toque où tintinnabulent de petits grelots : le *Président* dont M. Millanvoye joue souvent le rôle avec beaucoup de finesse; le *Ministère public*, ordinairement tenu par un chansonnier, M. Daubry, qui se souvient d'avoir passé par le Conservatoire; l'*Avocat* enfin, tantôt H. Valbel, ancien secrétaire du Chat Noir, sympathique et spirituel garçon à la splendide barbe blonde, tantôt Mévisto, le puissant créateur de la Grande Marinière, — et voici que la Revue peut commencer sous forme de procès baroque, émaillé de cocasseries, avec le défilé des témoins égayé de mots, de couplets, voire de pantomime.

Une partie de Concert précède, où alternent des artistes interprétant des saynètes — M. Tervil et Mademoiselle Laporte, par exemple, inénarrables dans une récente parodie des chanteurs des cours, — et des chansonniers disant leurs œuvres. Parmi ces derniers, Delmet qui fut graveur de musique, puis chanta dans les chœurs chez Colonne, avant de se mettre à composer des mélodies bien chantantes qu'il dit d'une voix aux *pianos* délicieux, — ah ! la jolie fabrique de pianos ! — E. Teulet, dernier rempart de la romance; Lemercier, qui a une voix si étonnamment grêle que les gens qui l'entendent pour la première fois, sont persuadés qu'on leur fait une plaisanterie, et qu'un polichinelle chante dans la coulisse, cependant qu'il fait les gestes en scène.

Autrefois, enfin, Dreyfus-Fursy, directeur de la partie artistique du *Carillon*, obtenait dans ses chansons *rosses* (c'est lui qui le dit, mais n'en croyez rien : elles sont amusantes, sans être méchantes), un légitime succès; mais brouillé aujourd'hui avec M. Millanvoye, il est devenu l'étoile d'une maison rivale. Nous le retrouvons au *Tabarin*, fondé en 1895 rue Pigalle, par MM. Ropiquet et Charton à qui notre confrère G. Docquois avait donné cette bonne idée de se servir des tréteaux du maître de la

parade pour y montrer une petite revue. C'est donc devant le décor de l'ancien Pont-Neuf avec une roulotte comme coulisse, que le public vient écouter dans une salle aux allures de vieille auberge, de spirituels dialogues émaillés de chansons, et signés Redelsperger, dans *Aux Badauds* et *Fleurs de Moignon*, Fursy dans *Passages à Tabac*..... rrrin ! Louis Artus et Bonnamy, dans *Séduction*, Oudot et Maugerolle enfin dans la revue actuelle : *L'Ecole des Pitres*. — Ensuite, le gros attrait consiste dans les chansons de Fursy qui les interprète lui-même, avec un rare talent de diction, et une ironie de l'œil rieur qui en augmente l'effet. Ses chansons s'attaquent toujours à l'actualité récente, et Fursy a gardé de son ancien métier de reporter la faculté de trouver rapidement dans le fait du jour le côté curieux ou amusant à mettre en valeur. Saluons ce journaliste qui aurait pu, comme tant d'autres, faire chanter les puissants du jour et à la discrétion de les chanter lui-même !

Mais le *Carillon* et les *Tréteaux de Tabarin*, sont, comme le Chat Noir, de gros personnages; ils ont leur hôtel et leur jardin d'été; des affiches luxueuses attirent le passant chic; le programme est suivi; et les places sont chères. Nulle intimité n'existe entre les artistes et leurs auditeurs. Où donc trouver les bohèmes, les inconnus, les débutants ? ceux dont on parlera demain ?

Cet endroit existe : il est proche du joyeux Moulin-Rouge, et, depuis 1892, où M. Trombert en devint directeur, il porte le nom des *Quat'-z-Arts*, en souvenir du bal unique dont ceux qui l'ont vu, ont conservé une radieuse vision d'art. C'est là que, tout récemment, s'organisa la Cavalcade de la Vache Enragée, une tentative montmartroise bien artistique.

Un grand vitrail d'Abel Truchet, des tableaux de Faverot, de Rœdel, de Vincent, de Grün, J., etc..., lui font un cadre original. Dans un coin, *Le Mur, journal-paroi*, curieuse et unique invention : une tablette recouverte d'étoffe rouge, où chacun peut épingle son dessin ou son article, qui ne resteront affichés qu'un jour.

Les concerts ont lieu dans la salle du fond, une salle basse, vite enfumée, aux murs peints en brun rouge, le piano perché



LES TRÉTEAUX DE TABARIN.

sur une petite estrade d'une marche est tenu par un exquis musicien, Charles de Sivry. On y entend des revues de Cabaret, interprétées par les auteurs et c'est là que débütèrent Fragon, un faux anglais, né en Hollande, qui chante aujourd'hui dans un café-concert où il touche des appointements de ministre; Jehan Rictus; Montoya; Tiercy; Sécot, employé le jour d'un des ministres qu'il chansonne le soir; l'étonnant et flegmatique Yon-Lug, avec sa tête de Saint triste, penchée en avant, ses yeux doux et sa voix forte, — qui, rencontré à Lyon, où il était commis d'architecte, par Trombert faisant une tournée, demanda pour le suivre dans le Midi un congé de trois jours, — resta trois mois avec une seule paire de chaussettes, une unique chemise, — et la clef de son bureau dans sa poche ! Sans doute maintenant,

a-t-il changé de linge, mais il n'a peut-être pas encore renvoyé la clef à son patron ! On y entend aussi Marcel Legay, le vieux chansonnier indépendant, avec sa cravate blanche, sa redingote ample, ses cheveux longs, sa belle voix trouée de notes enrouées et ses gestes emballés; et tant d'autres, enfin, la jeune armée de la chanson de demain, où tous sont curieux ou amusants, où pas un n'est banal ou ennuyeux.

... D'ailleurs, s'il y en avait un, je ne le dirais pas, car, encore chansonnier à mes heures, je ne voudrais pas que l'on pût me dire : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Rosse ! »

XANROF

(Clichés Mairet, Photographie Nouvelle).





# LA LÉGENDE DU

Poésie de Gabriel Montoya

Musique de J. Mulder

**Simplement, pas trop lent.**

**CHANT**

Dans le roy.au - me d'A - tlan.ti. - de Bien loin bien loin

**PIANO**

*p*

dans le couchant Vi - vait un roi vieux et méchant Mau.vais père a - vare et stu - pi - de.

*poco rall.*

*a tempo*

Et dans la cour de son jardin Un merle blanc fai - sait des gammes; Un merle blanc oui

*a tempo*

*rall.*

*a tempo*

da, mes da - mes, Un merle blanc dans son jardin.

*rall.*

*p*

GULON Grav.



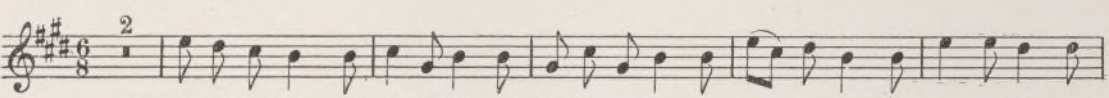
# MERLE BLANC

2<sup>e</sup> COUPLET



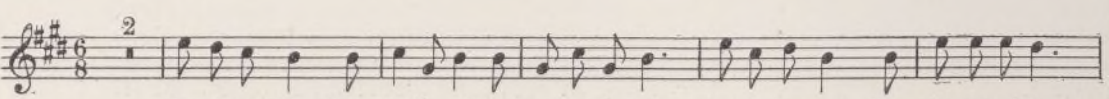
Or ce roi farouche et sévère Avait un fils au cœur très doux Qui s'éprit des che-  
 -veux d'or roux Que possédait u-ne ber-gè-re: Et pendant que le merle blanc  
 A corps perdu fai-sait ses gammes, Ils se contaient leurs é-tats d'âme En mille et mille a-veux troublants.

3<sup>e</sup> COUPLET



Le roi n'aimait pas la musi-que Et dans un fu-ri-eux transport Il commanda de  
 mettre à mort Le pau-vre mer-le trop ly-ri-que; Mais son fils sau-va le chanteur  
 (Les amoureux sont bonnes â-mes) Le chanteur aux sub-ti-les gammes Qui lui mettait la joie au cœur

4<sup>e</sup> COUPLET



Or advint qu'au bout de l'anné-e, Pendant la nuit, chacun dormant, La mer envahit  
 brusquement L'île Atlanti-de con-dam-né-e: Le roi fut no-yé comme un gueux,  
 Mais le merle blanc fit ses gammes Et ré-veil-la les bonnes â-mes, La bergère et son a-moureux.

5<sup>e</sup> COUPLET



Une bar-que mince et lé-gè-re Les conduisit incont-inent De-  
 sur un au-tre con-tinent, Le prince é-pou-sa la ber-gè-re, Et ce con-te fort vraisemblant,  
 Dé-nu-é de toute indécen-ce Montre que la re-con-naissan-ce Se trouve chez le mer-le blanc.







## Les Cafés-Concerts d'Autrefois

**L**e Café-Concert, tel que nous le pratiquons, tel que nous le subissons aujourd'hui, est âgé d'environ cinquante ans. Mais bien avant sa fondation par Darcier (1848), il avait déjà une longue existence, indécise et intermittente. Il vagabondait dans Paris, cherchant sa voie, jetant sa gourme. Bref, le monstre semblait avoir conscience de son avenir et des séductions qu'il exercerait un jour sur le peuple français.

Les premiers vagissements du *beuglant* remontent à la fin du règne de Louis XV. Le café, ce breuvage odorant, qui devait « passer » au dire de Sévigné, triompha complètement à partir de la Régence. Plus tard, l'établissement de Procope devint célèbre. La chanson, cette forme éternelle de l'opposition, faisait rage alors. Le besoin de blaguer, de chançonner tout à son aise ces jolies et coûteuses personnes qu'on appelait la Pompadour et la Dubarry et celui, non moins vif chez le parisien, de savourer, loin de son logis et des siens, quelque généreux liquide, donnèrent naissance aux premiers *Caffés (sic)* et cabarets chantants. Le lieutenant de police ferma l'œil à demi sur ces boutiques d'un nouveau genre.

Un siècle auparavant, Tabarin, Gaultier-Garguille et Philippe le Savoyard, qui attiraient la foule autour de leurs tréteaux du Pont-Neuf, auraient pu créer le café-chantant. Mais leur époque n'était pas favorable aux innovations. Il fallait l'esprit d'examen et de discussion, un soupçon de liberté bourgeoise et beaucoup de curiosité populaire pour que le musico pût naître. Il naquit donc et subsista tant bien que mal jusqu'au Consulat.

Ces premiers temps du café-concert sont extrêmement curieux et mouvementés. En dépit de la guerre et des favorites, de la disette de blé et d'argent, nos aïeux demeuraient gais, jaseurs, grands amateurs de gaudrioles. Pour s'en convaincre, on n'a

qu'à feuilleter les recueils de chansons de ce temps-là; on y trouvera des centaines de petits chefs-d'œuvre de grâce, de malice piquante et de sentiment. C'est le temps des plus jolis vaudevilles du monde, des « boulangères qui ont des écus », et des « parfumeuses qui ont de l'agrément »; le temps de Collé, de Panard, de Vadé, de Latteignant et autres faiseurs de couplets verveux et débriés. On dansait, on chantait ferme aux Porcherons, dans le fameux cabaret de Ramponneau, à l'endroit où est aujourd'hui la place Blanche. Toutes les soubrettes de Paris avaient alors « un amoureux dans les gardes françaises », et tous les gardes françaises, y compris Larose et Beausoleil, — ce dernier mort maréchal de France, — fréquentaient chez Ramponneau où l'on trouvait du vin à trois sous et demi la pinte! Les danseurs et les chanteurs se tenaient au milieu de la salle, laquelle pouvait

contenir jusqu'à cinq cents personnes. Et en avant les airs de Philidor, de Monsigny et de Dalayrac!

Les gens de la haute éprouvaient alors, comme aujourd'hui, le besoin de s'encanailleur un brin. Ils allaient chez Ramponneau, comme ils vont maintenant au *Chat Noir* ou au *Mirliton*. Gens de cour et grands bourgeois, duchesses et dames de fermiers généraux tenaient à voir de près cette plèbe, cette foule dont ils entendaient vaguement parler sous leurs lambris dorés. On y rencontra bien souvent Madame de Genlis, précepteur de « M. de Chartres », le futur Louis-Philippe. N'ayant pas le courage de ses opinions, elle empruntait la robe et la cornette de sa camériste. Singulier passe-temps pour un précepteur, car on en disait de *raides* chez Ramponneau. Sans compter qu'entre une chanson de Piron et un couplet de Favart, les coups de poing faisaient d'assez fréquentes apparitions. L'orage grondait fort dans cet asile de la joie; et quand deux rivales s'y rencontraient, elles ne manquaient pas de se prodiguer des « poudres » : — « T'es t'une pas grand'chose. Tu veux m'esbignonner mon homme. — T'en as menti! — Gare à la giroflée qu'a cinq feuilles! — Ose donc, j'te battraï comm' plâtre! — Quien! — Vlan! — Paffé! » Et les bonnets de voler au vent, et les chignons de s'écrouler sur les épaules, et les coups de pleuvir comme grêle. Les hommes alors entraient en scène, la clameur et la lutte redoublaient, le guet accourait presto. Les quatre fantassins empruntés au plus prochain corps de garde, — celui de la Ferme générale, rue Chantereine, — se frayaient à coups de crosse un passage dans le cabaret, emmenaient les perturbateurs, ficelaient les récalcitrants, et l'ordre régnait chez Ramponneau.

Il va sans dire qu'en se montrant aux Porcherons, « la haute » s'exposait à des avanies sans nombre. Dès leur entrée, bourgeois et grands seigneurs s'entendaient saluer d'une pluie de qualificatifs aussi agaçants que pittoresques. « Farauds, échappés de Bicêtre, houzards de pilori, restants de la bande à Cartouche, polichinelles en vacances, » — tels étaient les propos que leur prodiguaient les familiers de l'endroit. Reconnaissez-vous dans ces appellations variées les *Oh! la la, cette gueule, cette binette* actuels du poète-cabaretier Bruant? Rien de nouveau sous le soleil. Ramponneau est bien, en droite ligne, l'ancêtre du *Chat Noir* et du *Mirliton*. Il lui manque, il est vrai, les rois en visite et le prince de Galles. Encore ont-ils des équivalents en la personne du comte d'Artois, du duc d'Orléans et de Richelieu.

Chez Ramponneau, le café était peu demandé. Le vin se nommait du *guinguet*, d'où plus tard le mot guinguette, qui servait à désigner les cabarets des Porcherons et de Clichy. Après chaque chanson, le chanteur se mêlait aux consommateurs et leur tendait une sébile. C'est la première apparition de la *quête*, laquelle était en usage au café-concert, il y a trente ans.

Huit ans avant la Révolution, la France chantait encore. Après la prise de la Bastille, les « musicos » descendirent des hauteurs de Paris pour s'installer au Palais-Royal et à l'ancien boulevard du Temple. A côté des cafés où l'on chantait, il ne cessa pas d'y avoir des chanteurs en plein vent. La suppression de toute censure, en 1791, éperonna la verve des chansonniers; mais autant la chanson du précédent régime avait été gracieuse, coquette et sentimentale, autant la nouvelle fut énergique et satirique dans l'expression et dans l'idée. Un nommé Marchant mit la Constitution en vaudevilles. En même temps que la *Marseillaise* et le *Ça ira* on eut une chanson éro-





tique intitulée *la Guillotine d'Amour*, qui se chantait en public et dans les boudoirs.

Sous le Directoire, il y eut dans les musicos comme un redoublement de moquerie et de satire. On chansonna sans pitié Barras et ses nymphes d'Opéra, les « myriagrammes » des directeurs, le Conseil des Cinq-Cents, le Conseil des Anciens. Le chanteur populaire Ange Pitou avait dans sa voix toute l'opinion publique. Toutefois, le Consulat, avec son programme d'apaisement et de réconciliation, puis l'Empire mirent le holà à ce débordement de couplets. Un décret du 8 Juin 1806 rétablit la censure théâtrale. Les musicos, qui déjà devenaient rares, disparurent presque complètement. On eut alors le *Caveau moderne*, une résurrection de l'ancien *Caveau* de 1729, où avaient brillé Piron, Moncrif et les deux Crébillons. On y remarquait Gouffé, Désaugiers, Brazier, Béranger, Philippon de la Madeleine et bien d'autres, devenus par la suite députés, pairs de France ou académiciens. Mais la politique tua le *Caveau* vers 1815. La chanson française n'avait cependant pas abdiqué puisqu'on eut, deux ans après, les *goguettes*, sociétés chantantes privées, nées dans l'ombre et l'écart, loin de la police, et dont le nombre devint bientôt incalculable.

Toutes ces sociétés avaient leurs noms : les *Braillards*, les *Gamins*, le *Gigot*, les *Bons Enfants*, etc. Composées de chanteurs volontaires, sortis de l'atelier ou du chantier, elles firent une guerre acharnée à la Restauration. On y était libéral, on y chantait du Béranger et les premières œuvres d'Emile Debraux. On y ressuscitait la chanson si verveuse, si bien campée, si française enfin du général Lasalle, le héros de Wagram : *Elle aime à rire, elle aime à boire*; et quand survinrent les « trois glorieuses », le goguettier fit le coup de feu contre les Suisses. Le goguettier chantait des chansons sérieuses et philosophiques; il était souvent l'auteur de celles qu'il chantait. C'est de ce milieu fiévreux et énergique que sont sortis le chant expressif et *peuple* de Darcier et la chanson large et vibrante de Pierre Dupont.

Paris cependant soupirait après du nouveau. Il n'avait eu jusqu'alors, pour se récréer, que les timides musicos de l'ancien régime, quelques maigres spectacles hétéroclites : des marionnettes, les figures de cire de Curtius, les combats d'animaux de Madame Saqui. Le Café des Aveugles, ce boui-boui original, que célébra Balzac dans *Facino Cane*, où Musset s'égara souvent, exhalait une musique criarde et atteinte de surdité. La jeunesse des lettres et des arts hantait le cabaret Joissans, ouvert toute la nuit. Dupont chantait, Baudelaire déclamait, Ricourt racontait, Banville écoutait. Enfin, dans la tourmente politique, rayonna la jeune et inoubliable figure de Darcier... Darcier

parut, comme Malherbe vint ! Et ce fut encore une révolution.

En plein février 1848, un comédien, que la politique avait jeté sur le pavé, eut alors une idée, une vraie. Il loua un local passage Jouffroy, à l'endroit où fut longtemps le « Diner du Rocher », y roula un tonneau de bière, apporta un piano, des chaises et des bancs, et baptisa son établissement *Estaminet lyrique*. Quelques modistes de la rue Vivienne, des jeunes gens en rupture de comptoir glapirent des romances, voire des « morceaux » d'opéra. Un public d'ouvriers et de petits employés, deux ou trois cents personnes, ce qui représentait autant de pipes, venait prendre là une chope de temps à autre. Un soir, sans crier gare, un inconnu vint y chanter, d'une voix large et expressive, les *Louis d'or*, de Pierre Dupont. Il électrisa la salle, fit taire les chopes, éteignit les pipes, arracha des larmes à son public avec le *Départ du Conscrit*. Le lendemain, l'inconnu était célèbre, et le nom de Darcier tenait dans les journaux autant de place que celui de Cavaignac.

Ce Darcier, qui transportait les foules et provoquait en elles un enthousiasme extraordinaire, était un vrai gamin de Paris. Sa sœur, Mademoiselle Darcier, figurait dans les étoiles de l'Opéra-Comique. A douze ans, il chantait dans les chœurs d'une église, où le compositeur Delsarte, maître de chapelle du lieu, le découvrit un jour. Frappé de son intelligence, Delsarte fit son éducation musicale, éducation si complète que Darcier put composer. On a de lui des mélodies pleines de charme et de sincérité. Darcier, indépendant et bohème, s'envola bientôt en province à la suite d'une troupe de comédiens, estropia quelque peu sa voix de ténor, donna des leçons de piano et de bâton, de chant et de savate, et, grisé par la révolution, revint à Paris pour faire le succès de l'*Estaminet lyrique*. Les plus grands musiciens du temps allèrent le goûter et l'applaudir.

Ses plus caractéristiques succès, Darcier les trouva avec *la Vigne*, les *Bœufs*, les *Louis d'or*, la *Musette*, la *Trente-deuxième*, *Jean Raisin* et ces admirables et fougueux couplets du *Pain*, vraie Marseillaise de la faim : « Car c'est le cri de la nature, Il faut du pain, il faut du pain ! » que la légende dit avoir été chantés par l'auteur lui-même, Pierre Dupont, en plein salon du Jockey-Club, un soir de l'hiver de 1847, à la stupéfaction frissonnante de son auditoire.

Pendant les journées de Juin, l'*Estaminet lyrique* fut fermé. Quatre jours après, le préfet de police Carlier rouvrait ses portes, à la condition qu'on n'y chanterait que des chansons « inoffensives. » Mais Darcier, entêté et enthousiaste, ne put mettre un frein à son ardeur artistique, et il réussit à faire applaudir le *Pain* par

les propres aides de camp de Changarnier. Comme toutes les créations heureuses, le café-chantant du



DARCIER.



THÉRÈSE (CLICHÉ CAMUS).



passage Jouffroy fut copié, imité, plagié. On chanta un peu partout : boulevard du Temple, au Palais-Royal, surtout aux Champs-Élysées. Les artistes faisaient la quête. Pendant cinq mois, on avait vécu sans nulle censure théâtrale. Elle fut rétablie le 29 juillet 1848, et le répertoire des cafés-chantants modéra sa fougue. De ces divers établissements, les Parisiens ont gardé le souvenir du *Moka*, situé rue de la Lune. Darcier y chanta après avoir quitté l'Estaminet lyrique. Toujours célèbre, les salons lui faisaient risette, et les théâtres le guettaient. Vains efforts ! Après décembre 1851, le « ténor du peuple » s'enlisa, s'encroûta dans d'infimes et obscurs bouis-bouis. L'oubli se fit autour de son nom. En 1881, on apprit presque avec étonnement qu'il vivait encore. Une magnifique représentation donnée à son bénéfice, à la Gaité, le tira de la misère. Darcier mourut trois ans plus tard. Son nom survivra désormais comme celui d'un initiateur, d'un précurseur. Il a créé un art, un genre populaire, peut-être même populacier, mais un art dont l'esthétique rude et fruste n'en a pas moins sa grandeur, ses raffinements, sa délicatesse. Les *Sapins* de Pierre Dupont valent un chant de Lamartine, et Darcier les chantait en poète. Il y a certainement une étroite parenté entre ces quatre moyens d'expression artistique : le poème et la musique de Dupont, le chant de Darcier, le crayon de Daumier. C'est la tribu des satiriques passionnés et rugissants, des lutteurs toujours prêts à descendre dans l'arène, le troupeau des lions à jeun.

J'ai dit que l'on chantait beaucoup aux Champs-Élysées. Autour du café des Ambassadeurs, qui existait déjà sous le Directoire, et où plus tard, entre deux victoires, les héros de la Grande Armée buvaient des grogs, on vit s'établir une foule de spectacles, de cafés-chantants d'été.

Le crayon de Gavarni nous a conservé le type du goguettier ;

l'Eldorado et de l'Alcazar. Elle fut célèbre, des femmes d'ambassadeurs vinrent l'applaudir, on l'appela aux Tuileries, et Khalil-bey, l'ambassadeur de Turquie, lui envoya deux diamants valant au moins dix mille francs. Dans sa candeur d'alors, la « Patti du peuple » les prit pour deux bouchons de carafe. Depuis, ses connaissances en pierreries se sont complétées.

Thérèse, qui était déjà Madame Donval, a reparu à l'Alcazar, en 1884, plus triomphante que jamais. Les féeries et les tournées départementales l'ont engraisée. Elle est désormais cataloguée, étiquetée grande artiste en retraite.

C'est à partir de Thérèse que le café-chantant devient officiellement le *Café-concert*. Paris le voit se multiplier cyniquement. Bourgeois, garçon boucher à Bordeaux, lâche l'étal et fait applaudir, au Vert-Galant, la *Valse des Chopines*. Le ténor Renard, qui chantait si bien *la Juive*, à l'Opéra, demande du pain et un public au café-concert, comme le lui avaient déjà demandé les sœurs Cico, du Palais-Royal et de l'Opéra-Comique, Agar et tant d'autres artistes, en ces années d'apprentissage où l'on rêve la célébrité. Renard, qui fut aussi bon compositeur, a laissé le souvenir d'un chanteur vibrant, coloré, rappelant un peu Darcier. Pour augmenter sa vogue, le café-concert jouait des scènes comiques, et corrigeait la *scie* par un quelques atomes d'esprit. Malheureusement, la platitude finit par monter, déborder de partout. Après la guerre et la Commune, il y eut une accalmie. La chanson devint patriotique, maudit l'Allemand, appela la revanche, en un mot exprima très sincèrement le malaise des âmes populaires. Un musicien, entre autres, se rencontra pour noter exactement, saisir au vol cette inspiration nouvelle : ce fut Ludovic Benza. Une cantatrice jeune, expansive, convaincue, assez bien douée, réussit à émouvoir et à consoler la foule : ce fut Amiati. Le triomphe d'Amiati commença à l'Eldo-



ANNA JUDIC (CLICHÉ CAMUS).

celui de Gustave Dore a croqué en passant l'intérieur des cafés-chantants des Champs-Élysées. Charles Pourny, Paul Henrion, Léopold Amat, Debillemont, Hubans, de Villebichot fournissaient de flons-flons et de mélodies faciles ces boîtes musicales.

Des Champs-Élysées, le café-chantant se répandit un peu partout dans Paris. Le café du Cheval-Blanc, boulevard de Strasbourg, devint la *Scala* ; le *Vert-Galant* se fonda au milieu du Pont-Neuf, dans le dos de la statue de Henri IV. L'*Alcazar*, *Bataclan*, appelé d'abord « le Pavillon chinois », vinrent au monde. Thérèse n'avait plus qu'à paraître pour triompher.

Celle-là aussi a créé un genre. Elle a enrichi de son apport personnel le domaine de l'art. Née dans le pays chartrain, à sept ans elle étudiait la danse, puis figurait dans le *Fils de la Nuit*, à la Porte Saint-Martin, prenait en dégoût le théâtre, et devenait caissière au Café Frontin. En 1863, se découvrant une voix et un tempérament, elle dégringolait de son comptoir, et débutait, à vingt-cinq ans, dans un « beuglant » sombre depuis. L'*Eldorado* venait de se fonder. Elle y chantait, dès 1864, l'année même où fut décrétée la liberté théâtrale. Emma Valladon, devenue Mademoiselle Thérèse, puis Thérèse tout court, signe de gloire, jetait à tout Paris, d'une voix forte et bien timbrée, l'étrange *Femme à barbe*, la *Gardeuse d'ours*, le *Sapeur*, la *Reine des Charlatans*, *C'est dans le nez que ça me chatouille*, *Rossignolet du bois sauvage*, ses plus vibrantes créations de



THÉO (CLICHÉ CAMUS).

rado, dès 1871, et dura cinq ou six ans. La censure, supprimée en 1870 par Jules Simon, fut rétablie par le même ministre le 1<sup>er</sup> février 1874. A ce moment, une vigoureuse attaque fut dirigée contre les cafés-concerts. On voulait écorner leur répertoire, les ramener aux temps gothiques du privilège théâtral, voire même les égorger. Le *Figaro* les défendit chaleureusement, l'alerte n'eut pas de suite. Amiati, la prêtresse de la diversion patriotique au concert, est morte en 1890. Elle avait épousé M. Maria, directeur de l'Alcazar de Marseille.

L'Eldorado, l'Alcazar, les Ambassadeurs, l'Horloge avaient alors des artistes de tempérament variés : Viala, le ténor patriotique, Anna Judic, la blonde Théo, dont la mère, Madame Piccolo, tenait un café-concert aux Champs-Élysées, la fine diseuse Graindor, la gueularde Elise Faure, une gloire de sous-préfecture, Juliette Darcourt, qui popularisa *Fadine*. Il y eut aussi Eléonore Bonnaire, trop grimacière, mais bien comique dans la *Fille à Sébastien* et le *Médaillon*. Le mariage l'a faite chatelaine en Seine-et-Oise et « directrice » d'un grand journal dans le Midi.

Mais Judic et Théo sont restées les plus charmantes physionomies de cette époque concertante ; et quoique leur été se soit enfui, elles sont encore présentes à toutes les mémoires et à tous les yeux.

TANCRÈDE MARTEL